**EPICURE, un philosophe de combat**

**CONFÉRENCE :**

**par : Michel ONFRAY (Philosophe à l Université Populaire de Caen)**

**2009-02-10**

J’avais intitulé cette intervention « Épicure, un philosophe de combat »; je crois effectivement que la philosophie doit être un combat, qu’elle est un combat, qu’elle peut ne pas l’être apparemment mais qu’elle l’est toujours. Certains philosophes disent qu’ils ne sont pas dans une logique de combat, mais qu’ils le veuillent ou non, ils sont dans une logique de combat ; on est quelque part sur la barricade, d’un côté ou de l’autre de la barricade. Il y a les philosophes qui collaborent, il y a les philosophes qui résistent au sens large du terme, qui collaborent et qui résistent au marché, on sait qui ils sont. Il y a encore des épicuriens aujourd’hui, et il y a toujours des anti-épicuriens. Mais vous verrez que si Épicure est un philosophe de combat, ce qu’Épicure combat en son temps, c’est-à-dire Platon, c’est-à-dire l’idéalisme, eh bien ce combat aujourd’hui ça peut toujours se combattre. Il y a toujours des descendants de Platon, il y a toujours des descendants du Platonisme et le combat reste d’actualité. Alors Épicure, c’est un nom singulier puisque je suis amateur de cigare et puis qu’Épicure a donné son nom à un cigare : c’est quand même la gloire pour un philosophe, de finir comme ça. Il y a mieux à La Réunion, c’est peut-être de donner son nom à un rhum particulier ! ça vraiment ce serait le fin du fin. Mais ce sont surtout des malentendus qui tournent autour d’Épicure, Épicure le cigare, le fameux module Épicure, tout ça renvoie à une espèce de plaisir qui n’est pas le plaisir épicurien. Vous allez voir que le plaisir d’Épicure est beaucoup plus subtil que ce qu’on dit habituellement, qu’il y a une caricature ; et dire qui est Épicure c’est d’abord travailler contre la caricature.

Vous prenez le dictionnaire ; regardez « épicurien » et vous avez deux définitions. Ce sont deux définitions contradictoires : la première qui vous dit « épicurien : discipline du philosophe d’Épicure, philosophe grec du 4ème siècle avant Jésus-Christ », qui vous enseigne un certain nombre de choses dont je vais vous parler, et puis vous avez un deuxième sens qui est « épicurien : adepte des plaisirs, bon vivant, rabelaisien » ; et vous vous dites : « ben, c’est pas vraiment la définition qu’Épicure donnait du plaisir, le plaisir rabelaisien ! » Et pour cause, car enfin, le plaisir chez Épicure, c’est tout à fait autre chose. C’est un petit peu comme cynique, c’est un petit peu comme stoïque, c’est un petit peu comme matérialiste, c’est un petit peu comme idéaliste, tous ces mots qui ressortissent du vocabulaire philosophique sont également des mots qui disent des choses du quotidien. Un matérialiste c’est quelqu’un qui n’a de souci que de la matière, de l’argent, de la possession, de la propriété et de son compte en banque ou de ce genre de choses, mais c’est aussi quelqu’un qui considère qu’il n’y a que de la matière, c’est le cas d’Épicure. Un cynique ça peut-être si vous prenez le dictionnaire, un disciple de Diogène, c’est-à-dire quelqu’un qui s’attaque à tous les faux-semblants, quelqu’un qui défait les mythes, qui déconstruit les mythes, c’est quelqu’un qui ne reconnaît ni foi ni loi, c’est un genre d’anarchiste avant l’heure, mais c’est aussi quelqu’un qui est sans foi ni loi, un cynique. Donc ce sont des mots qui sont intéressants parce qu’ils ont produit tellement d’effets dans la réalité qu’il y a un grand écart entre l’origine, ce qu’il signifie véritablement, c’est-à-dire disciple d’Épicure, et ce qu’il finissent par signifier de manière commune, c’est-à-dire personnage jouissant « par tous les bouts » j’allais dire, et pour aller vite. Il se fait que du vivant d’Épicure déjà il y a ce problème-là, c’est-à-dire que la mauvaise réputation d’Épicure est contemporaine d’Épicure lui-même, et par la suite évidemment il y aura des enjeux particuliers.

Il a fallu que je réduise parce que j’avais prévu une heure, on m’a dit 45 minutes, donc je ne parlerai pas de la politique épicurienne, mais on pourrait en parler, car il y a une politique épicurienne, alors qu’habituellement on se dit qu’Épicure est le philosophe des plaisirs et qu’il n’a pas le souci de la politique, ce n’est pas vrai. César, l’Empereur, était épicurien, c’est-à-dire se réclamait de la philosophie d’Épicure, pas épicurien au sens trivial du terme ; simplement il y a eu une époque où pour être sénateur à Rome il fallait utiliser à peu près toutes les techniques que la politique politicienne utilise et les stoïciens, disciples du Portique, de la philosophie du Portique eux disaient : « Vous avez en face de vous des Épicuriens ; un Épicurien ne peut pas faire un bon sénateur ; un Épicurien c’est quelqu’un qui ne pense qu’au ventre, c’est quelqu’un qui n’a pas de dimension politique, ce sont tous des pourceaux les disciples d’Épicure, ce sont des pourceaux épicuriens ». L’expression est entrée dans le vocabulaire. Horace, lui aussi, est un Épicurien ; je vous dirai de quel type d’épicurisme il se réclame, mais il se fait ainsi qu’il faut d’abord travailler à effacer une mauvaise réputation. Épicure a mauvaise réputation et il y a vraiment de bonnes raisons à cette mauvaise réputation.

D’abord on sait peu de choses d’Épicure ; il a écrit 300 livres et de 300 livres il ne reste quasiment rien ; quasiment rien, pour des raisons bien simples liées à la volonté délibérée de détruire l’æuvre d’Épicure. Il nous reste trois lettres : Pythoclès, Héraclite et Ménécée, trois individus qui ont reçu d’Épicure une lettre où il aborde, si je fais une petite synthèse, la question de la cosmologie (ce n’est pas ce qu’il y a de plus intéressant dans l’épicurisme), la question de la physique (ça c’est intéressant) et la question de la morale. « La lettre à Ménécée », il ne nous reste que ça, plus quelques sentences qu’on a retrouvées au Vatican et que pour cela on appelle « Les sentences vaticanes », c’est-à-dire très peu de choses, vraiment très peu de choses. Imaginez que on ne sache de Sartre que ce qu’il aurait écrit à trois destinataires sous forme de trois lettres seulement, parce qu’on a détruit volontairement Épicure et l’Épicurisme, c’est-à-dire les supports de la philosophie ; commencer par détruire les supports, c’est s’attaquer au reste. Quand le Christianisme est arrivé au pouvoir il a considéré que cette philosophie était dangereuse et qu’il fallait en supprimer toutes les traces. Ensuite il a fallu des peaux d’animaux pour pouvoir recopier les textes qui étaient nombreux avec la diffusion du Christianisme, avec les Pères de l’Église et tous ces gens qui philosophaient à plein tube et qui refaisaient du discours et du concept pour soutenir, maintenir et propulser l’Église, ont commencé à gratter des peaux, à faire ce qu’on appelait des palimpsestes, c’est-à-dire qu’ils grattaient le texte qui avait été écrit et puis réécrivaient par-dessus des textes dits sacrés, néo-testamentaires en l’occurence. Donc on a volontairement, délibérément détruit la philosophie d’Épicure et il nous reste très peu de choses, alors qu’il y avait des considérations sur la poésie, des considérations sur l’art, des considérations sur la politique, des considérations extrêmement larges.

Donc ce philosophe a mauvaise réputation et ensuite on en sait très peu de choses ; on en sait surtout ce qu’en disent ses ennemis, c’est-à-dire que quand on a détruit ce qu’Épicure a pu raconter, on n’a pas détruit les livres dans lesquels on attaquait Épicure. Parfois, vous avez Plutarque par exemple qui attaque Épicure en disant : « Épicure dit que, deux points, -il y a trois ou quatre idées, ou quelques phrases même-, et puis il dit, mais je ne suis pas d’accord, parce que…, etc. ». Donc on fait ce qu’on appelle une doxographie, on ressort tous ces textes là et on finit par obtenir un corpus qui est l’équivalent d’un temple grec actuel ; quand vous allez le visiter vous voyez que c’est quand même très loin de la splendeur de l’époque. C’est sur ça qu’on va travailler : Épicure est une splendeur antique perdue, détruite, délibérément détruite. Il n’était pas ce qu’on a dit de lui, c’est-à-dire qu’on a tout dit et le contraire de tout sur Épicure et il faudra attendre le 17ème siècle et un curé qui est un personnage extrêmement intéressant, Gassendi ; c’est lui, un prêtre, qui restaure la pensée d’Épicure en disant : « Épicure n’est pas le fameux pourceau qu’on a pu nous décrire ». Donc il revient sur la totalité des critiques qui ont été apportées sur la vie d’Épicure. C’est d’abord sur la vie d’Épicure qu’on l’attaque ; d’abord c’est quelqu’un qui invente le jardin ; le jardin est un endroit dans lequel on philosophe ensemble et sans considération de race, d’âge, de sexe, de formation, pendant que Platon – mais ce n’est pas tout à fait exact, car ils ne sont pas contemporains – pendant qu’intellectuellement Platon nous propose la République et que la République est un modèle idéal politique extrêmement aristocratique avec des classes totalement imperméables. Certains travaillent pour d’autres qui ne travaillent pas parce qu’ils exercent le pouvoir, d’autres ont des fonctions sacerdotales et ce genre de choses, enfin la justice (puisque c’est le sous-titre du dialogue de Platon « De la justice ») c’est vraiment l’injustice chez Platon, puisqu’il nous fait l’éloge d’une société élitiste, élitaire, aristocratique et qu’elle déteste, ou suppose la détestation du peuple.

Le jardin d’Épicure c’est donc une anti-République de Platon ; les femmes peuvent venir comme les hommes, les métèques peuvent venir autant que les citoyens ; on appelle métèque un étranger domicilié, le citoyen c’est quelqu’un qui procède de manière raciale de quelqu’un qui est déjà un citoyen ; eh bien les non citoyens peuvent venir, les riches, les pauvres, les jeunes, les vieux. Épicure dit que c’est toujours l’heure pour faire de la philosophie, jamais trop tôt, jamais trop tard, même avec les enfants, même avec les vieillards au bord de la mort, c’est toujours la bonne heure de faire de la philosophie, dit Épicure. Et donc ça fonctionne comme ça le jardin, c’est-à-dire on vient, on parle, on pense, on réfléchit, on mène une vie philosophique – je vais revenir là-dessus – on mène une vie philosophique, et de fait ça jase à l’extérieur, ça jase. Donc on commence à dire qu’Épicure couche avec toutes les femmes du jardin, facile, enfin facile, pas de coucher avec toutes les femmes toute la journée, mais de dire cette chose là évidemment ! Il y a des jeunes, donc on dit qu’il tripote des petits garçons. Il reste aussi des notes de frais puisqu’effectivement c’est une école où il y avait beaucoup de monde ; et si vous tombez sur la comptabilité du jardin d’Épicure et que vous imaginez que c’est tout ce que mange Épicure tout seul personnellement, vous vous dites : « Ce type faisait l’éloge de la frugalité et c’était un goinfre ; il mangeait une fois, il vomissait ; il remangeait une autre fois, il revomissait, etc ». Il y a eu ces critiques associées à Épicure, là c’est une espèce de lecture un peu fantasmatique à partir des tribulations de Pétrone qui nous donne l’impression qu’on a affaire à une sorte de gros orgiaque, ce qui n’est pas le cas. Le cas c’est qu’Épicure a un petit corps, j’allais dire plutôt un grand corps malade ; mais on ne peut plus dire une chose pareille aujourd’hui ; on dira un petit corps malade. C’est quelqu’un qui a une petite santé, Épicure, et je pense que toutes les philosophies sont liées à l’homme qui les soutient. Nietzsche le dit très bien dans la préface « Au Gai Savoir », il le dit également dans son livre « Par-delà bien et le mal » : la philosophie c’est d’abord la confession d’un auteur. On a donc la philosophie du corps, d’Épicure. S’il avait été costaud et baraqué, Épicure, il n’aurait pas eu cette santé-là et cette philosophie-là ; c’est parce qu’il avait cette petite santé qu’il a produit cette philosophie-là qui est un art de vivre malade. Épicure était malade, il souffrait de l’équivalent de la maladie de la pierre de Montaigne, lequel a poussé quand même l’identification assez loin avec son maître. Et ça l’a fait souffrir considérablement parce qu’à l’époque eh bien on n’opérait pas, on ne soignait pas ; il fallait souffrir avec ça au quotidien. Voilà pourquoi c’est une philosophie de la souffrance, une philosophie de l’art de savoir souffrir.

Donc c’est un philosophe qui pense avec son corps et qui considère qu’il faut viser le bonheur sur terre, ce qu’on appelle l’eudémonisme ou l’hédonisme, c’est-à-dire considérer que le bonheur est le souverain bien ou que le plaisir est le souverain bien. Celui qui pense que le bonheur est le souverain bien et un eudémoniste, celui qui pense que le plaisir est le souverain bien est un hédoniste ; ce n’est pas toujours facile à distinguer le bonheur – le plaisir : est-ce qu’on peut avoir du plaisir sans bonheur, du bonheur sans plaisir ? On peut préciser si vous le souhaitez ; mais toujours est-il que lui est le représentant type du philosophe hédoniste parce qu’il nous dit : le plaisir est le souverain bien. Évidemment il faudra définir le plaisir, vous allez voir que la définition qu’il en donne est extrêmement austère, extrêmement rigoureuse, extrêmement ascétique et qu’un moine du désert peut très bien se dire disciple d’Épicure ; donc il n’a pas grand chose à voir avec le pourceau en question. L’époque était bénie parce que on ne se contentait pas de tenir des discours philosophiques ; le philosophe n’était pas celui qui jouait au philosophe, c’était celui qui devait vivre en philosophe. Toutes les écoles philosophiques de l’Antiquité sont des invitations à vivre la philosophie. Il n’est pas question de considérer qu’on doit pouvoir écrire un texte, qu’on doit pouvoir enseigner la philosophie, qu’on doit pouvoir publier des æuvres, qu’on doit pouvoir tenir un discours, qu’on doit pouvoir être payé pour le cours qu’on va donner – sauf les sophistes, mais enfin c’est autre chose et puis on pourrait développer sur la question sophiste, mais on n’est pas philosophe de 9 heures à midi, de 2 heures à 6 heures, du lundi au vendredi, en n’étant plus philosophe le week-end, en prenant des vacances de philosophe qui supposeraient que pendant deux mois on arrête d’être philosophe et puis qui supposerait qu’à 60 ans on n’est plus philosophe, ça n’a aucun sens. Ça va bien pour le professeur, ça ne va pas pour le philosophe : philosophe, c’est 24 heures sur 24 et c’est tout le temps. Et dans l’Antiquité on ne vous demande pas d’écrire des livres de philosophie, on vous demande de vivre selon les principes présentés par un philosophe : on vit en stoïcien, on vit en épicurien, on vit en cynique, on vit en cyrénaïque, etc., en platonicien de manière extrêmement élitiste et élitaire, dans des écoles très ésotériques dont on a perdu le contenu puisque c’est un enseignement oral destiné à une élite qu’on avait choisie. On a perdu l’enseignement secret de Platon qui était l’essentiel de son enseignement, mais il s’agissait à l’époque d’une espèce d’ENA de l’époque ou de Sciences-Po. de l’époque si vous voulez : fabriquer des élites qui soient susceptibles de prendre le pouvoir politique.

Donc un philosophe à l’époque c’est quelqu’un qui d’abord vit en philosophe, c’est quelqu’un qui vit une vie philosophique, il ne s’agit pas d’enseigner par exemple une théorie pour le plaisir de la théorie ; l’art pour l’art ça n’existe pas, la philosophie pour la philosophie ça n’existe pas, l’enseignement pour le plaisir d’enseigner ça n’existe pas non plus. Le philosophe est un sage qui mène une vie philosophique et qui propose à ceux qui sont autour de lui de mener également une vie philosophique. Alors Épicure n’est donc pas ce qu’on a dit de lui, c’est un philosophe malade qui au quotidien tâche d’élaborer une philosophie pour vivre avec sa maladie – et je vais faire une conférence, demain et après-demain, sur Nietzsche et sur le nietzschéisme comme l’une des modalités de l’épicurisme, parce que Nietzsche aussi était malade, parce que Camus était malade, parce que Montaigne était malade, parce qu’un certain nombre de philosophes qui ont proposé des sagesses existentielles étaient des gens qui devaient vivre avec un corps qui les faisait souffrir. Et la sagesse épicurienne, c’est d’abord un art de vivre la vie que nous menons ; et nous souffrons tous, nous avons tous affaire avec la souffrance, nous avons tous souffert, nous souffrons tous, nous souffrirons tous, ou les gens que nous aimons souffrent.

Donc il faut régler le problème de la souffrance, il faut régler le problème du désir, du plaisir et du bonheur si on considère que la philosophie, je le rappelle ça n’est pas une activité de ghetto mais une activité existentielle, ça n’est pas une activité faite pour des professionnels de la philosophie, mais c’est une activité faite pour quiconque s’en empare. Quiconque s’empare de la philosophie est sur le chemin de la philosophie, c’est-à-dire de l’amour de la sagesse ; quand on a effectué le chemin on peut parvenir à la sagesse et se dire sage ; mais un philosophe digne de ce nom ne se dit pas sage, il se dit qu’il va vers la sagesse et que peut-être quelques-uns sont parvenus à la sagesse véritable. Mais c’est une autre histoire, c’est une autre aventure, on peut imaginer qu’on a affaire là à un idéal de la raison ; on vous propose une direction, la sagesse, et cette direction prise eh bien vous êtes dans la logique de la philosophie. La philosophie d’Épicure, elle, fait l’impasse sur tout ce qui n’est pas utile pour le bonheur, c’est-à-dire que tout ce qui est pensé chez Épicure est pensé pour conduire à cette idée du bonheur, du plaisir, et du plaisir comme d’un souverain bien. La physique par exemple, je vous disais tout à l’heure qu’il existait une lettre spécifiquement consacrée à cette question-là, la physique a une visée, on dit en philosophie, « sotériologique », c’est-à-dire qu’elle est là pour vous guérir, qu’elle est là pour vous sauver. On vous enseigne une physique parce que quand on vous aura enseigné cette physique – vous allez voir je vais vous en dire deux mots – d’un seul coup on comprend que les dieux ne sont pas possibles, du moins s’ils sont possibles ils ne sont pas pensables comme des dieux qui vous gâcheraient l’existence. La physique, elle, est extrêmement simple ; vous avez des atomes et du vide et rien d’autre. Les atomes tombent dans le vide et il y a un moment qu’on appelle le clynamen, c’est-à-dire le moment de déclivité qui fait que l’un des atomes rencontre un autre atome et à partir de ce moment-là la constitution du monde se fait. Lucrèce, parce que je vous le disais tout à l’heure on n’a pas tout gardé, on a même beaucoup perdu d’Épicure, on ne va pas extrapoler ce qu’il y avait chez Épicure dans Lucrèce, mais Lucrèce nous apprend des choses qui se trouvaient probablement chez les autres épicuriens parce qu’à l’époque les philosophes n’avaient pas la manie d’inventer, n’avaient pas l’impression que plus on inventait plus on était grand, plus on innovait plus on était grand, un philosophe il s’inscrivait toujours dans une tradition, donc moins il inventait mieux ça valait, un philosophe épicurien n’inventait pas dans l’épicurisme, il reprenait la pensée et éventuellement on changeait de siècle, on changeait d’époque, on changeait de tempérament je dirais, donc on changeait éventuellement de philosophie – je vous dirai deux mots sur le passage de l’épicurisme grec d’Épicure à l’épicurisme romain d’un Lucrèce par exemple – mais il y a ce moment de déclivité qui fait qu’un atome en rencontre un autre, qui en rencontre un autre, puis un autre, puis un autre, et puis le monde se constitue et le monde tel qu’il est, dans lequel nous sommes, ce que vous êtes, ce que nous sommes, ce que nous faisons ici à l’instant, tout ça procède d’agencements atomiques, il n’y a que des atomes, des atomes divers, des atomes multiples dans des configurations particulières, mais les atomes sont en nombre fini, il n’y en aura jamais plus, il n’y en aura jamais moins. En revanche ils sont dans une logique particulière, dans une logique d’agencement qui est une logique particulière, c’est ce qui fait que vous êtes ce que vous êtes, c’est ce qui fait que vous pouvez disposer d’un nom propre et que vous pouvez dire qui vous êtes, parce qu’il y a un agencement atomique qui fait de vous ce que vous êtes. Cet agencement atomique, il n’est pas éternel ; les atomes sont éternels mais l’agencement, lui, n’est pas éternel ; l’agencement va passer, il passe même, c’est-à-dire que ce que nous étions hier n’est pas la même chose que ce que nous sommes aujourd’hui et n’est pas la même chose non plus que ce que nous serons demain, les agencements se modifient en permanence et la mort est évidemment le grand dés-agencement, la grande modification de l’agencement.

Donc quand vous avez compris qu’il n’y a que des atomes, que ces atomes tombent dans le vide et que dans la tombée du vide se crée une matière qui, elle, va donner les choses qui constituent le monde et quand je dis les choses c’est au sens philosophique et large du terme, alors vous avez tout saisi, parce que la parole est atomique, parce que le désir est atomique, parce que le plaisir est atomique, parce que tout est atomique. La physique d’Épicure, elle, passe par ce qu’il appelle les simulacres ; les simulacres ça suppose qu’il y a des matières qui constituent cette bouteille par exemple. Eh bien la matière qui constitue cette bouteille est faite d’atomes qui eux vont se déplacer dans l’espace, et vont se déplacer en faisant des simulacres qui vont entrer en relation avec votre æil, votre cerveau, etc., et vous allez décoder ces simulacres, c’est-à-dire que plein de simulacres circulent dans cette salle, les simulacres visuels, les simulacres auditifs ; si vous voulez voir cette table, si vous voulez voir la couleur de ma chemise – c’est celle de BHL, il me l’a prêtée – et si vous voulez comprendre ce que je vous dis c’est qu’il y a des simulacres. Les simulacres circulent et font que vous allez les décoder et que vous allez comprendre ; il n’y a que ça : agencement d’atomes et simulacres qui permettent la circulation des atomes et la saisie de la nature du réel ; s’il y a la possibilité pour vous de sentir le parfum d’une fleur c’est parce qu’il y a des simulacres qui se dégagent de cette fleur là ; si vous voyez la lune et les étoiles, la voie lactée c’est parce que la voie lactée, la lune, etc., dégagent des simulacres qui viennent jusqu’à vous et qui, etc., donc il faut imaginer la physique épicurienne comme une dynamique perpétuelle, tout circule tout le temps, tout est en permanence en mouvement, pendant que Platon, lui, nous dit qu’il n’y a que des idées pures, un monde qui échappe à l’histoire, un monde qui échappe au temps, un monde qui échappe à l’espace dans lequel il y a des concepts purs : l’idée de beauté, l’idée de raison, l’idée de vérité, l’idée de plaisir ; il pense même, Platon, que si le monde réel, enfin si le monde sensible n’existait pas, le monde idéal existerait tout de même. On pourrait dire autrement : il pourrait n’y avoir plus personne qui soit susceptible de s’aimer sur la planète, parce que, je ne sais pas, une bombe atomique peut entrainer la destruction générale de l’humanité ; malgré tout, l’idée d’amour existerait quand même ; on n’a pas besoin de la réalité de l’amour pour que l’idée d’amour existe puisque c’est même l’inverse, l’idée d’amour existe indépendamment de la réalité de l’amour ; elle n’a même pas besoin de la réalité de l’amour pour exister. Platon dit une chose comme celle-ci, donc on est dans un idéalisme forcené, l’idée est plus vraie que le réel, pendant qu’Épicure nous dit : il n’y a qu’une réalité, une seule, c’est la matière. Platon nous dit qu’il existe deux mondes : le monde des idées, le monde sensible. Épicure nous dit : un seul monde, le monde de la matière. Et vous allez voir que de fait avec cette proposition physique, eh bien il ne peut y avoir, si les dieux existent, que des dieux matériels ; les dieux ne peuvent être que matériels et les conséquences du fait que les dieux puissent être matériels ont à voir avec ce qu’il appelle un quadruple remède, tetrapharmacon. Le quadruple remède, que nous donnent Épicure et les épicuriens consiste en quatre techniques, lesquelles sont données au disciple d’Épicure et qui vous permettent de vous dire épicurien ; ce quadruple remède concerne les dieux, la mort, la souffrance et le bonheur. Il nous dit que les dieux ne sont pas à craindre, que la mort n’est pas à craindre non plus, que la souffrance est supportable et que le bonheur est possible : quadruple remède. Ça c’est pensé dans les termes d’Épicure, dans son temps, dans son époque et vous allez voir que, je conclurai là-dessus, on peut toujours définir ça aujourd’hui, avec les sagesses d’aujourd’hui et avec les connaissances d’aujourd’hui. Les dieux ne sont pas à craindre, première chose, pour la raison que je vous disais tout à l’heure, c’est-à-dire si tout est matière et si les dieux existent et Épicure nous dit qu’ils existent, alors les dieux sont matériels. Alors il nous dit : voilà il y a ce monde, mais il y a d’autres mondes et puis il y a une multiplicité de mondes. Et il y a donc des inter-mondes, entre les mondes, et s’il y a des inter-mondes, eh bien dans les inter-mondes vous avez des dieux et les dieux sont constitués aussi de matière.

Donc on est avant le monothéisme chrétien évidemment, et on est dans une logique totalement polythéiste ; les dieux sont divers et multiples, ils existent, ils sont matériels mais faits d’une matière extrêmement subtile, d’atomes extrêmement subtils, parce qu’il y a des atomes divers, multiples, je vous le disais tout à l’heure, d’où les atomes crochus, les atomes qui s’accrochent, les atomes qui ne s’accrochent pas. Quand vous dites de quelqu’un : je peux pas le piffrer, avec le pif, je peux pas le blairer, je peux pas le sentir, eh bien ça procède de l’histoire des simulacres, c’est-à-dire que les simulacres qu’il dégage, ça ne veut pas dire qu’il sent mauvais, mais je veux dire que les simulacres qu’il dégage entrent en relation avec vous et les atomes ne sont pas crochus, ça ne se passe pas bien, ça ne s’accroche pas. En revanche si vous avez des atomes crochus avec quelqu’un c’est parce que les simulacres vous ont rendu possible la communication et la communauté avec un être. Donc ces atomes hyper subtils, hyper éthérés, eh bien ils sont constitutifs des dieux qui ne s’occupent pas de nous ; eux ils sont vraiment dans une telle jubilation là où ils se trouvent qu’ils n’ont rien à faire des hommes et de ce que font les hommes. Donc évidemment pas de culpabilité, pas d’inquiétude, vous pouvez faire ce que vous voulez, les dieux ne vont pas vous punir, il n’y a aucun intérêt ; les dieux n’ont aucun souci de vous et de toutes façons après la mort il n’y a rien ; il y a juste le réagencement de votre matière, il n’y a aucune raison pour que les dieux se soucient de votre réagencement de matière puisqu’ils étaient peu soucieux déjà de votre matière agencée avant la mort. Ils ont vraiment autre chose à faire que de s’occuper de ce qui vous arrive après la mort puisqu’avant même la mort ça ne les souciait pas du tout.

Donc les dieux ne sont pas à craindre, ils sont dans les inter-mondes, ils sont constitués d’une matière subtile et il suffit pour nous de les imiter. Si vous voulez le bonheur, si vous voulez le plaisir, nous dit Épicure, il faut vivre pareils à des dieux, semblables à des dieux, c’est-à-dire impassibles, dans l’impassibilité. C’est la logique des gamins à qui vous mettez une gifle et qui vous disent : même pas mal ! Sauf que c’est pas vrai ! Mais un sage est quelqu’un qui vous dira : même pas mal et qui n’aura pas mal, puisqu’il doit être effectivement insensible aux effets du mal, de la douleur, de la souffrance, de la négativité ou de la méchanceté ; ça c’est la sagesse, se dire : ça ne me concerne pas, parce que les dieux ne sont pas concernés par toutes ces choses là, ils vivent dans ces inter-mondes avec ce qu’il appelle une ataraxie – une absence de troubles telle qu’ils doivent nous fournir un idéal, un modèle, une idée de la raison, aurait dit Kant. Il faut nous dire : c’est à ça que je dois ressembler.

Première chose : les dieux ne sont pas à craindre.

Deuxième chose : la mort n’est pas à craindre ; je vous ai expliqué tout à l’heure qu’il y a eu une époque où avant l’agencement que vous étiez eh bien les atomes qui vous constituaient existaient. Il y aura une époque où après l’agencement qui vous constitue, eh bien les atomes continueront, sauf qu’il y a un moment qui est celui de l’agencement particulier qui est vous et personne d’autre, eh bien la vie c’est ça, c’est-à-dire qu’avant il y avait une vie, pendant il y a une vie, après il y a une vie aussi, mais votre vie, eh bien c’est la modalité prise par l’agencement des atomes qui vous constituent. C’est-à-dire que quand vous êtes mort, l’agencement meurt bien sûr, mais les atomes continuent. On pourrait dire à Épicure, c’est fort sympathique d’être immortel sous la forme d’un pissenlit, mais ça peut ne pas convaincre tout le monde. Il nous dit qu’il y a une immortalité atomique ; les atomes qui vous constituent, ils étaient là avant vous, ils continueront après vous, et ça devrait vous réjouir ; j’espère que ça vous réjouit d’ailleurs ! Il nous dit aussi, et ça c’est plus intéressant je veux dire comme type d’argument, que la mort n’est pas à craindre, que finalement, la mort n’est pas un problème, il nous dit : si vous êtes là, la mort n’y est pas, si vous n’y êtes plus, la mort n’est pas là, donc ça ne nous concerne jamais. Soit vous êtes là et elle n’est pas là, soit elle est là et vous n’êtes plus là, donc en fait le problème ce n’est pas la mort, c’est d’avoir à mourir, c’est la crainte de la mort, ce sont les représentations de la mort. Mourir c’est facile, dit Épicure, ce n’est pas bien compliqué, je dis bien « mourir » je ne dis pas « souffrir » et puis être dans l’agonie, ce qui n’est pas exactement la même chose. La mort est un moment facile, dit Épicure, ça passe assez rapidement, c’est rapidement fait et donc ce à quoi il faut penser c’est à la crainte de la mort. Nous avons peur de la mort, mais la mort en tant que telle elle n’est rien ; donc travaillons sur nos représentations. Il faut nous dire qu’effectivement si nous sommes là et que la mort n’y est pas, eh bien profitons de l’instant présent ; ça va donner le « carpe diem » d’Horace, le « cueille aujourd’hui les roses de la vie », c’est-à-dire : occupe-toi tout de suite déjà, n’aie pas le souci de demain, bien sûr que tu vas mourir, bien sûr que tu vas vieillir, bien sûr que tu vas souffrir mais ce n’est pas le cas, ce n’est pas tout de suite, ce sera bien assez tôt et quand ça arrivera tu t’en occuperas, mais pour l’instant occupe-toi de vivre, n’oublie pas de vivre, disait Goethe, en reprenant ainsi une idée chère aux épicuriens et précisément à Horace qu’il aimait beaucoup. Donc c’est là cette idée de l’apprivoisement de la mort, en se disant que la mort est moins un problème que l’idée que nous nous faisons de la mort ; et si nous travaillons sur cette idée de la mort en nous disant : je ne vais pas me gâcher l’instant présent par le futur qui est effectivement un futur de mort qui arrivera à l’évidence ; mais nous n’en sommes pas là, pas encore.

Donc si on doit mourir, eh bien le jour où ça nous arrivera, il sera bien assez tôt de nous en occuper. Cicéron le disait : « philosopher c’est apprendre à mourir ». Si vous avez bien vécu, pas forcément en goinfre et de manière orgiaque, enfin ça ne s’exclut pas, mais si vous avez bien vécu vous ne craindrez rien, ce sera plus facile si la vie a été pleine, riche et dense ; eh bien on a compris que la mort faisait partie de la vie, c’est un passage, c’est un moment, ce n’est pas un passage vers une autre vie, pas un passage vers un type d’immortalité particulier, non, c’est un passage vers un autre état atomique dont nous n’avons rien à craindre. Troisième chose : la souffrance est supportable. Alors à l’époque on n’est pas dans la logique des antalgiques, des analgésiques, ou de toute la médication qui permet de dire : oh la la, je ne vais pas bien, un petit cachet, un demi tube ou enfin tout ce qui fait que la plupart du temps on règle moins ses problèmes qu’on ne demande à une substance de régler les problèmes pour nous ; ça peut être aussi un litre de vin ou un pétard ; on peut aussi demander à une substance de régler des problèmes qu’il nous faudrait quant à nous régler. Il y a une souffrance physique, il y a des souffrances psychiques ; la souffrance psychique est facile à travailler, nous dit Épicure, puisqu’on peut voir de quoi on souffre ; on souffre de la peur de la mort qui est la peur essentielle, nous dit Épicure. Je vous ai dit tout à l’heure qu’on pouvait lutter contre elle, et puis on peut aussi parler de la souffrance physique, c’est la sienne, maladie de la pierre, avec des coliques néphrétiques, avec des douleurs semble-t-il considérables. Eh bien vous vous dites comme Épicure : ce n’est pas compliqué, si ça ne m’emporte pas, si ça ne me tue pas, c’est que c’est supportable ; et puis si ça me tue ,ben c’est que ce n’était plus supportable.

Donc la douleur c’est clair, ou vous la supportez parce qu’elle ne vous tue pas ou c’est vraiment une vraie douleur et on n’en parle pas longtemps parce qu’elle vous emporte et l’affaire est finie. De fait il faut faire avec la souffrance, vous n’avez pas le choix ; à l’époque on ne peut pas vous opérer, on ne peut pas vous soigner, et les trois-quarts de la médecine ou les quatre-quarts relèvent de la pensée magique, un peu comme aujourd’hui d’ailleurs, enfin bon, mais aujourd’hui on a le prétexte de la science, la pensée magique elle a une blouse blanche, elle a des noms scientifiques qui font, enfin bon, on en parlera un petit peu plus tard peut-être, mais je veux dire le rapport à la souffrance n’est pas le même à l’époque. Et Épicure nous dit qu’il faut apprendre à souffrir : la souffrance est facile à supporter puisque je vous le disais tout à l’heure, quand elle est vraiment considérable elle nous emporte et autrement eh bien on peut travailler sur ses représentations, c’est le propre même du travail des philosophes. Et puis le bonheur est possible et c’est ce pourquoi il a laissé plutôt un nom dans l’histoire des idées notre ami Épicure ; il nous dit : ça se construit le bonheur, ça se construit par ce que j’appelle une diététique des désirs. Épicure nous dit qu’il faut travailler sur ses désirs. Le riche est celui qui désire toujours plus qu’il ne peut satisfaire. Il y a parfois des riches qui sont pauvres ou des pauvres qui sont riches ; en ce sens, il faut donc travailler sur ses désirs : moins vous désirez, plus vous êtes libres et plus vous réduisez vos désirs, plus vous construisez votre liberté. Épicure nous dit que les désirs, c’est très simple ; ils sont « naturels et nécessaires, naturels et non nécessaires, non naturels et non nécessaires ». Désirs naturels et nécessaires, c’est simple : boire quand on a soif, manger quand on a faim, parce que c’est commun aux animaux, voilà, c’est naturel, et c’est nécessaire parce que si on ne satisfait pas ces désirs-là eh bien on en meurt. La sexualité – il n’avait pas lu Freud, évidemment, et pour cause – la sexualité c’est un désir naturel, c’est commun aux animaux, mais non nécessaire nous dit-il, on peut s’en passer et certains le prouvent, j’ai des noms !

Donc il dit passez-vous des désirs naturels et non nécessaires parce que c’est beaucoup d’ennuis, c’est vraiment très peu de plaisir pour beaucoup de problèmes ; vous allez vous retrouver marié, père de famille… pour une toute petite jouissance de rien du tout vous aurez des emmerdes toute votre existence ! Alors Épicure nous dit : faites un travail sur le coût du plaisir ; parfois il vaut mieux renoncer à un plaisir extrêmement coûteux, la famille par exemple, parce qu’évidemment on se privera d’un plaisir, mais quel plaisir il y a à ne pas être emmerdé par une femme, des enfants, un divorce, des pensions alimentaires et toutes choses que connaissent nombre de personnes. Donc désirs naturels et nécessaires on y obéit, désirs naturels et non nécessaires on n’y obéit pas. Et alors il y a des désirs non naturels et non nécessaires qu’on ne trouve que chez les animaux et alors ceux-là il ne faut pas du tout y obéir parce que ça n’a aucun intérêt. Par exemple, être président d’université, être maire de son village, avoir la Légion d’honneur, vouloir beaucoup d’argent, avoir un cabriolet, etc., etc., enfin mille choses qui font qu’on est dans la logique de l’avoir, dans la logique de l’apparence, dans la logique de la frime ou ce genre de choses. Épicure dit : vous allez perdre un temps fou à vouloir satisfaire des désirs non naturels et non nécessaires et ces désirs-là par définition ils ne vous donneront que des plaisirs courts, brefs, pas très intenses et pas très intéressants, et en plus après ça il faudra recommencer. Quand vous aurez une maîtresse il vous en faudra deux, quand vous aurez un poste de maire vous voudrez celui de président de la communauté de communes, quand vous serez président de la République vous voudrez être président de l’Europe, etc., enfin donc arrêtez vos désirs – j’ai parlé de personne hein, j’ai pas donné de nom ! – Épicure nous dit que lorsqu’on a fait ce travail sur les désirs, qu’on a fait cette diététique des désirs, qu’on a compris que le plaisir était dans la seule satisfaction des désirs naturels et nécessaires, eh bien le plaisir est dans la seule satisfaction des désirs naturels et nécessaires. Vous voyez qu’on est dans une définition du plaisir qui est extrêmement précise et que c’est quand même assez restrictif ; si vous dites – si je me souviens bien – boire quand on a soif, manger quand on a faim et vous vous dites ah c’est vrai il n’y a rien de mieux qu’un Sauternes millésimé avec une tranche de foie gras, Épicure vous dira : pas du tout, pas du tout, parce que ça c’est non nécessaire. Une bouteille d’eau – celle-ci – et puis un petit morceau de pain, nous dit Épicure, et ça c’est suffisant ; j’apaise mon désir qui est une souffrance et quand j’apaise cette souffrance-là je connais ce qu’il appelle l’ataraxie. L’ataraxie c’est l’absence de troubles. Le bonheur d’Epicure c’est l’absence de troubles ; j’étais troublé par la faim ou par la soif, j’ai apaisé ce trouble en pouvant satisfaire facilement ces besoins-là et les Épicuriens nous disent que la nature a bien fait les choses, c’est-à-dire que quand il s’agit de trouver des choses simples on les trouve facilement, la nature est pourvoyeuse de choses simples, un cours d’eau, vous avez une fontaine, vous avez des baies, des olives, vous avez des choses à grignoter par-ci par-là et vous pouvez vous satisfaire de choses extrêmement simples ; c’est plus compliqué d’avoir un château Yquem millésimé de son année de naissance ou une tranche de foie gras sous les Tropiques par exemple !

Donc désirs naturels et nécessaires, satisfaction des seuls désirs naturels et nécessaires. Mais un jour un disciple d’Épicure lui amène un petit fromage et Épicure dit : « ah je vais pouvoir faire une bombance extraordinaire ». Mais il se reprend et nous dit : pas de luxe, pas de choses inutiles, parce qu’on y consume son temps et son énergie, et la vraie sagesse consiste à savoir se satisfaire de choses extrêmement simples et extrêmement modestes. Ça c’est globalement l’épicurisme, c’est-à-dire une physique totalement atomiste, totalement matérialiste et puis une éthique hédoniste qui nous dit : le plaisir c’est l’ataraxie, c’est-à-dire c’est l’absence de troubles, et l’absence de troubles c’est la satisfaction du seul désir naturel et nécessaire ; c’est extrêmement simple, la philosophie d’Épicure et c’est une exigence parce que ça se pratique et ça peut se pratiquer au quotidien. Épicure je vous disais : grand corps malade, il a donc la philosophie de son corps, il a la pensée de sa physiologie ; il faut toujours faire une physiologie de la métaphysique des gens, c’est toujours le corps qui parle, ce sont les membres, ce sont les douleurs, ce sont les souffrances, ce sont toutes ces choses-là qui constituent, par des voies détournées, mais qui constituent les systèmes ou les pensées. Il se fait que quand Épicure nous donne son discours, eh bien ça marche bien pour lui, puisqu’on imagine que lui s’il force un peu sur le Sauternes ça n’ira pas bien parce qu’il n’a pas un corps fait pour ça. En revanche, si vous arrivez, et que vous changez d’époque, si vous changez de lieu, si vous passez du jardin d’Épicure à Athènes pour aller dans des jardins campagnards donc romains (enfin romains, difficile à dire car l’Empire de Rome était plutôt napolitain ; dans la baie de Naples, allez faire un tour d’abord si vous voulez à Herculanum : c’est magnifique, vous comprenez le paysage) vous voyez dans les fouilles d’Herculanum un jardin épicurien, la Villa des Papyrus où des philosophes ont vécu en épicuriens, Philodème de Gadara en l’occurrence, dont on a retrouvé la bibliothèque. Il faut ajouter Lucrèce dont on ne sait pas grand chose, on ne sait même presque rien de lui, on croit qu’il était chevalier, point à ligne, on n’en sait pas plus à l’époque, on pense qu’il est mort peut-être de la peste et qu’il a laissé un poème magnifique « De la nature des choses », dans lequel de manière versifiée il expose la philosophie d’Épicure, avec quelques changements. Notamment parce qu’il n’a pas le même corps -on peut supposer qu’il avait une santé meilleure, plus agréable- notamment donc sur les questions corporelles, il y a une différence, c’est-à-dire que eux considèrent que le désir sexuel par exemple est un désir naturel et nécessaire et qu’il faut le satisfaire : simplement il faut ne pas en être l’esclave. En gros il vous dit si ça vous prend il y a des bordels pour ça, faites un tour et puis après quand vous êtes tranquille, la tête libre, eh bien vous retournez philosopher, mais de grâce pas besoin d’épouser la dame, et pas besoin de lui faire des enfants, pas besoin de lui vouer une fidélité éternelle à laquelle fidélité d’ailleurs vous ne pourrez pas rester fidèle, etc.

Donc tous ces philosophes-là, c’est-à-dire tous les campagnards, Horace, Tibulle, Catulle, Properce, qui sont des poètes aussi, sont des gens qui nous disent que la question est de ne pas être l’esclave de la sexualité ; ce n’est pas de renoncer à la sexualité, c’est d’être l’esclave de la sexualité, le problème. D’où ce qu’écrit Ovide, si vous lisez « L’art d’aimer », un texte magnifique. Les philosophes épicuriens romains nous disent eux, qu’il ne faut pas être l’esclave des femmes ; on peut considérer l’inverse aujourd’hui, Mesdames, ne soyez pas l’esclave des hommes non plus, mais Ovide ne le dit pas à l’époque puisqu’il écrit un manuel de « drague » pour les garçons. Dans « L’art d’aimer », il dit comment il faut draguer, dans l’amphithéâtre, quand vous allez au jeu, etc., vous mettez votre genou, enfin des trucs que vous connaissez… Et donc l’épicurisme à cette époque là, il est plus soucieux du réel, il est moins ascétique, il est moins brutal, il est moins violent et c’est aussi à cette époque-là puisque je vous parlais de Cicéron tout à l’heure qui est un contemporain de Lucrèce, c’est à cette époque-là qu’effectivement on fustige les épicuriens comme des gens sans foi ni loi, comme des grossiers personnages, comme des jouisseurs invétérés, comme des gens qui ne pensent qu’à leur ventre. Car Épicure disait que le plaisir est un problème de ventre ; effectivement avec ce que je vous ai dit, vous avez compris ce que ça signifie, c’est-à-dire qu’il faut gérer la question des désirs ; il faut une diététique des désirs, donc ça c’est un problème de ventre, mais ce n’est pas un problème de gros ventre au sens trivial du terme. Donc il y a une mauvaise réputation qui s’installe à partir de ce moment-là. Et puis le christianisme arrive et à partir de ce moment-là eh bien effectivement le christianisme va détruire toutes les traces de l’épicurisme, toutes les preuves, tous les écrits et toutes les écritures. Ça ne veut pas dire que le christianisme va triompher pour autant, ça veut dire que le christianisme devient une idéologie officielle d’État à partir du 4ème siècle après Jésus-Christ, avec un coup d’État de Constantin qui dit : aujourd’hui la religion officielle, c’est le christianisme. Il christianise alors l’Empire et on n’a pas grand choix puisqu’à cette époque-là, eh bien le droit s’y met et le droit fait que vous avez des citoyens de première zone et des citoyens de seconde zone ; si vous êtes chrétien vous êtes un citoyen de première zone, vous avez le droit de tester, d’épouser, de vous marier, d’être fonctionnaire, etc., si vous ne l’êtes pas vous n’y avez pas droit ; si vous êtes chrétien vous avez des avantages fiscaux, si vous ne l’êtes pas vous avez des ennuis. Dans ces cas-là on se convertit assez facilement. C’est sûr que si on vous dit : si vous vous convertissez à telle secte, vous êtes dispensé d’impôts, moi je me convertis tout de suite – encore que non, je suis républicain et je trouve que les impôts sont nécessaires, bon je retire ce que j’ai dit, je ne me convertis pas à la secte et je continue à payer des impôts – mais il y a donc toute cette logique chrétienne qui fait qu’une grosse machine s’installe et que tout ce qui n’est pas chrétien va disparaître ou va devoir démontrer des prouesses, je dirais, pour pouvoir exister sans être franchement persécuté. Il y a toute une histoire de l’épicurisme au travers des âges et elle est tellement importante et peut-être même beaucoup plus importante que ce que je croyais a priori, que j’ai créé une Université Populaire de Caen pour l’enseigner en pensant qu’en deux ou trois années je l’enseignerais ; or ça fait sept ans que je l’enseigne et il me reste encore trois années à peu près, donc je vais avoir consacré dix années d’un séminaire à montrer qu’il y a une permanence de la pensée épicurienne après l’épicurisme campagnard, et malgré le christianisme. Donc on n’entrera pas dans les détails, sauf si vous me nommez à la fac ici ; à ce moment-là je viendrai vous expliquer qui sont les gnostiques licencieux, ce que sont les frères et sœurs du libre esprit, comment tout ça fonctionne au Moyen-Âge, quel rôle ça a pu jouer chez Érasme, comment ça a fonctionné ensuite chez Montaigne, à quoi ressemble l’épicurisme de Montaigne, et puis aussi et surtout, parce que bon là il y aurait beaucoup de choses à dire sur ces quatorze siècles d’une pensée totalement méconnue, tous les gnostiques licencieux, les Marsion, Simon le Magicien, Basilide, Valentin, Carpocrate, etc., personne ne connaît ça, ou les frères et sœurs du libre esprit c’est-à-dire un Moyen-Âge qui se réclame du christianisme et de l’épicurisme en même temps, c’est-à-dire que ce sont des gens qui font la démonstration que le christianisme est vivant en dehors du christianisme officiel et qu’il y a plein de gens qui considèrent qu’on peut associer le christianisme, le leur du moins, et puis l’hédonisme d’Épicure.

Donc toute cette pensée-là elle existe, elle a été souvent détruite, elle a été souvent persécutée, elle a eu du mal à se montrer véritablement ; et puis avec Montaigne c’est une apothéose. Montaigne écrit les « Essais », Lagarde et Michard diront qu’il y a une période sceptique, une période stoïcienne et puis une période épicurienne, etc., C’est ridicule, il n’y a pas des périodes chez Montaigne. Montaigne est travaillé par la philosophie antique, tout le temps. Il y a des moments où effectivement il est travaillé par le stoïcisme et puis par l’épicurisme, mais aussi par le cynisme, mais aussi par les Cyrénaïques, et les « Essais » ne sont pas une espèce de saucisson qu’on pourrait couper en tranches comme ça en disant tranche sceptique, tranche stoïcienne ou tranche épicurienne, c’est imbibé d’épicurisme, c’est-à-dire la philosophie d’Horace beaucoup plus que celle d’Épicure, c’est-à-dire beaucoup plus la philosophie de Lucrèce beaucoup plus que celle du patron du jardin. Et à partir de cette pensée magnifique, Montaigne a quasiment tout dit dans les « Essais » ; il a une petite copine assez probablement qui s’appelle Marie de Gournay, et comme il a une femme il fait semblant de dire que c’est un amour platonique, parce qu’elle est jeune en plus de ça, et donc – et puis qu’elle était chiante Madame Montaigne, très pénible, très insupportable ; on comprend que Montaigne ait pu avoir un peu de goût pour Marie de Gournay – Marie de Gournay travaillait avec lui à l’établissement de ses œuvres, au dernier établissement de la dernière version des « Essais » ; elle a d’ailleurs hérité de la bibliothèque de Montaigne, qui lui-même avait hérité de la bibliothèque de son ami La Boétie. Et donc La Boétie donne ses livres à Montaigne, Montaigne donne ses livres à Marie de Gournay et Marie de Gournay donne sa bibliothèque à François de La Mothe Le Vayer qui est un philosophe libertin du 17ème, et le libertinage du 17ème est totalement imbibé d’Épicure et d’épicurisme. On ne va pas entrer dans les détails : vous avez Gassendi dont j’ai dit deux mots tout à l’heure, Gassendi avec Le Vayer, Cyrano de Bergerac dont vous connaissez « L’Autre Monde », enfin non on connaît plutôt Depardieu avec son grand nez, mais il a écrit un livre qui s’appelle « L’Autre Monde » et qui est une espèce de livre de science-fiction et de politique en même temps et poétique également, c’est une espèce d’allégorie comme on en peignait beaucoup à l’époque, avec beaucoup de peintures allégoriques à l’époque baroque au 17ème siècle et c’est un genre de peinture allégorique qui lui permet de dire eh bien s’il y avait un autre monde, voilà à quoi cet autre monde pourrait ressembler et c’est un monde totalement matérialiste, c’est un monde totalement épicurien. Et puis vous connaissez l’histoire : il y a ensuite, ces libertins érudits, on les dit érudits moi je préfère les nommer baroques parce qu’on oppose les libertins érudits et les libertins de mœurs avec René Pintade qui a fait sa thèse sur ce sujet-là il y a des années et on ne peut pas les opposer, ce sont vraiment des gens qui sont des libertins de mœurs en même temps que des libertins érudits ; donc ils sont plutôt baroques, c’est-à-dire 17ème siècle. Et vous avez quelqu’un dans cette lignée-là qui s’appelle Spinoza dont on ne dit jamais qu’il est épicurien, parce qu’on lit beaucoup l’« Éthique » mais pas forcément les « Lettres ». Or quand on lit les « Lettres », on passe un peu rapidement sur une phrase où Spinoza nous dit très précisément qu’il y a un lignage philosophique qui va de Platon jusqu’à un certain nombre d’autres philosophes, et puis un autre lignage qui va de Démocrite à Lully en passant par Épicure et Lucrèce. Et je dis (mais c’est très intéressant cette idée) que Spinoza en fournit la clé dans une lettre. J’ai fait à l’Université Populaire un cours sur la question de la béatitude et de la joie chez Spinoza pour montrer qu’il y a des traces d’un épicurisme qui suppose que de fait on n’a pas besoin pour être un épicurien de reprendre les thèses d’Épicure, ou de se contenter de le démarquer en étant atomiste, etc., non il y a une philosophie qui suppose le fameux remède, le fameux quadruple remède. Il y aurait un quadruple remède spinoziste, mais enfin bon ce n’est pas l’occasion. C’était juste pour vous dire que ce 17ème là il va produire le 18ème d’Helvétius, de Diderot, de La Métrie, de d’Holbach, c’est-à-dire le 18ème siècle de la Révolution française. La Révolution française est imbibée par cet épicurisme-là et par la dimension politique de l’épicurisme, on n’en parlera pas, on n’a pas le temps, mais il y a une dimension républicaine et qui passe par le contrat. Il y a deux phrases d’Épicure sur la question du contrat où il nous dit : il n’y a pas de dieux, il n’y a pas de contrat social avec une espèce de mythologie du contrat social ; le contrat social c’est un contrat passé entre deux individus. Tout le monde connaît le « Contrat social » de Rousseau, mais on sait moins qu’il a beaucoup lu le « Contrat social » de Hobbes, et qu’il a lu « Le Léviathan » de Hobbes. Or dans « Le Léviathan » vous avez une théorie du contrat social et Hobbes, lui, a beaucoup lu Épicure. Donc il y a une tradition du contrat comme il y a une tradition utilitariste qui va générer une partie de la Révolution française. Et puis il faut penser à Guyot dont je vous parlais tout à l’heure, Jean-Marie Guyot, et à Nietzsche, qui sont des individus qui s’inscrivent dans cette logique du quadruple remède, mais je ne développe pas ce sujet là. Épicure et l’épicurisme proposent une ligne de force qui résiste au christianisme, c’est-à-dire que quand vous lisez les Actes des Apôtres, quand Paul se trouve à Athènes, il rencontre des Épicuriens et évidemment il enseigne lui la résurrection de la chair ; et sur l’Agora d’Athènes Paul dit : voilà vous avez, vous les Grecs et votre tradition de polythéisme, vous avez un autel au dieu inconnu. Il faut savoir que chez les polythéistes il y a toujours de la tolérance, il y a un dieu de ceci, un dieu de cela, un dieu d’autre chose, et puis si vous voulez en ajouter un autre, allez-y il n’y a pas de problème, encore un dieu, pas de problème, et comme ils étaient hospitaliers ils disaient eh ben il y en a peut-être un qu’on a oublié, eh ben on va faire un autel au dieu inconnu comme ça on ne l’aura pas oublié. Et Paul arrive en disant : eh bien le dieu inconnu, c’est moi qui le connais, c’est le vrai, c’est le bon, c’est Jésus. Et c’est la naissance du christianisme.

Donc vous avez un corps périssable et mortel, disent les chrétiens, et vous avez une âme éternelle et immortelle ; ce qui durera après vous c’est cette âme puisqu’elle est immortelle. Et pour pouvoir justifier ça philosophiquement, il faut trouver un philosophe qui soit suffisamment tordu pour pouvoir fournir les concepts de cette idéologie là, quand je dis suffisamment tordu c’est dont la métaphysique est suffisamment compliquée pour que vous puissiez jouer avec ; c’est Aristote qui va jouer ce rôle-là. Et si vous prenez l’exemple de l’eucharistie et que vous regardez – c’était un grand débat au Moyen-Âge en termes de philosophie – l’eucharistie, certains disent, enfin les chrétiens disent, que c’est un mystère ; donc à chaque fois qu’il y a eucharistie, il y a présence réelle du corps du Christ dans l’hostie ; il y a présence réelle du sang du Christ dans le sang qui est dans le calice. Vous pouvez dire, c’est étonnant, c’est du vin blanc, je l’ai acheté à Bordeaux, c’est du Barsac, non c’est pas le sang du Christ, ça peut pas être le sang du Christ, ça peut pas être jaune comme ça, ou il est malade ; donc certains disent : c’est du symbole, c’est du symbole, il faut prendre les choses pour ce qu’elles sont, c’est du vin mais ce n’est pas du vin tout en étant du vin, c’est allégorique, c’est symbolique. Non, non, le christianisme ne dit pas c’est un symbole, le christianisme ne dit pas : c’est allégorique, il vous dit c’est un mystère ; ne cherchez pas à comprendre, c’est comme ça. À chaque fois qu’un prêtre fait la messe, dans l’eucharistie il y a vraiment le corps du Christ, et dans le calice il y a vraiment le sang du Christ. Et alors vous mettez les philosophes sur le coup et ça ronfle et avec Aristote la forme, l’attribut, la substance et toutes ces choses là vous finissez par trouver que de fait du pain c’est du pain qui n’est pas du pain tout en étant du pain qui est autre chose que du pain tout en étant le corps du Christ quand même. Je peux vous faire un cours sur l’eucharistie si vous voulez mais en gros tous les débats sur l’eucharistie au Moyen-Âge c’est ça, et vous avez un épicurien qui dit : ben non, c’est de la farine, je suis désolé c’est de la farine quoi. Si vraiment vous voulez que ce soit le corps du Christ, il faut que ce soit allégorique ; ou alors, vous dites comme les enfants, on dirait que c’est le corps du Christ mais ce n’est pas le corps du Christ ! Ils disent : mais non, mais pas du tout, c’est le corps du Christ ! Donc la question de l’eucharistie est l’occasion de dire qu’Aristote est extraordinaire pour ça ; il y a ce qu’on appelle ensuite le scolastique, toute une philosophie qui fonctionne là-dessus, qui travaille là-dessus, pour justifier l’injustifiable, c’est-à-dire l’existence d’une âme immatérielle, la possibilité de sauver ou de damner une âme immatérielle, la possibilité pour du vin doux d’être le vrai sang du Christ, la possibilité pour de la farine d’être vraiment le corps du Christ, parce qu’il y avait des vrais débats, du genre : le curé s’en va donner l’extrême onction à bicyclette par exemple, ou en mobylette, c’est plus sympathique, et il chute ; il tombe de sa mobylette et l’hostie va valdinguer dans le ruisseau ; passe un rat par là et le rat mange l’hostie ! Non, vous ne me croyez pas, mais je vous assure que je n’invente rien, sauf la mobylette, mais la question était : un prêtre qui s’en va donner l’extrême onction, qui porte l’hostie avec lui pour donner l’eucharistie, tombe ; l’hostie est mangée par un rat, le corps du Christ est dans le ventre d’un rat, qu’est-ce qu’on fait ? Il y a un problème : faut-il vénérer le rat ? Comment on fait ? Alors il y a toute une explication pour dire après qu’effectivement en fonction du mode de la substance et de l’attribut. L’eucharistie, en gros, ça ne marchait plus dans le ventre du rat quoi. Donc toute la philosophie médiévale, enfin une grande partie de la philosophie médiévale, est consacrée à ce genre de débat théologique.

Les Épicuriens évidemment sont des démystificateurs ; à l’évidence un Épicurien dira : arrêtez avec votre farine, croyez aux dieux si vous voulez mais n’y croyez pas comme ça. Et Épicure (je vous disais tout à l’heure qu’il était croyant, qu’il défendait l’existence de dieux divers et multiples, qu’il était polythéiste) avait un père qui était d’ailleurs prêtre lui-même, et il accompagnait son père dans ses déplacements de prêtre. Épicure dit : ce qu’il faut combattre ce n’est pas la religion, c’est la superstition. C’est la superstition, c’est-à-dire un mauvais usage de la religion, et le mauvais usage de la religion c’est de croire à des fables, c’est de croire à des sottises. Le problème quand on est chrétien c’est de vivre une vie évangélique, c’est de vivre comme Jésus ; c’est pas de savoir si une galette de sarrasin est susceptible d’être le corps du Christ, c’est pas un problème, du pain azyme plutôt que le sarrasin, oui, le problème n’est vraiment pas là, sauf qu’il y a des gens qui ont considéré effectivement que la philosophie était très utile pour justifier l’injustifiable et pour apporter du matériau conceptuel à cette philosophie dominante, qui l’est de moins en moins, mais qui l’a été beaucoup, de sorte que l’épicurisme est une ligne de force résistante au christianisme. C’est aussi l’occasion pour l’épicurisme de montrer qu’il est une ligne de force pour l’hédonisme et l’hédonisme il est évidemment l’ennemi du christianisme puisqu’on nous fait savoir que le corps est pécheur, que la consommation du fruit défendu c’est une affaire de sexualité, ce qui n’est pas dit dans la Bible je le répète mais dans la Genèse. Il est clairement dit : vous avez au paradis deux arbres, arbre de vie, arbre de la connaissance, vous avez tout ce qu’il faut ; et Dieu dit : faites tout ce que vous voulez sauf goûter du fruit de l’arbre de la connaissance. Vous constatez qu’il ne dit pas : vous n’avez pas le droit de coucher l’un avec l’autre ; il ne dit rien qui ressemble à ça ; il dit simplement : vous ne goûterez pas du fruit de l’arbre de la connaissance. Et Ève invente la philosophie puisqu’elle dit : mais moi, je veux savoir, moi ça m’intéresse la connaissance, et elle croque la pomme, elle nous fait croquer la pomme ; nous les hommes ça nous est resté en travers de la gorge, on a la pomme d’Adam, vous mesdames, regardez, vous n’avez pas la pomme d’Adam, mais à partir de ce moment-là on dit : voilà, le péché originel c’est la femme, c’est sa faute, c’est la tentation, c’est le diable, c’est le démon, etc., Et puis quelque temps après Saint-Augustin nous dit : mais c’est la sexualité. Tout ça, c’est métaphorique, et ce qui se passe dans le paradis terrestre, c’est à cause de la fornication. Et Paul aussi, lui c’était un impuissant donc il n’a pas de problème, comme il n’arrivait à rien avec les femmes il dit : faites comme moi, renoncez à tout ça. Non ? Je vous assure, vous rigolez mais c’est vraiment comme ça que ça s’est passé. Paul est un impuissant hystérique ; il dit : il faut que chacun me ressemble, renoncez au sexe et vous aurez le paradis. Non mais c’est sûr ! Je vous refais une conférence sur les Actes des Apôtres et vous verrez qu’il y a ce problème là chez Saint-Paul qui parle de son écharde dans la chair, et donc – je dis des sottises et puis je ne sais plus où j’en suis – donc il y a un éloge de l’idéal ascétique dans le christianisme. On vous dit que les femmes ont péché, que les femmes sont pécheresses, qu’elles sont la cause du péché, donc qu’il faut renoncer à la sexualité. Grand débat, 2ème – 3ème – 4ème siècles après Jésus-Christ, chasteté / pas chasteté, virginité / pas virginité, sexualité / pas sexualité, condition de la sexualité / pas condition de la sexualité. On peut ; si oui : quand ? comment ? de quelle manière ? On essaie de faire de telle sorte que ce soit possible puisqu’il faut bien que ça continue, mais on dit : ce serait bien qu’en même temps quand ça continue ça ne se passe pas bien, qu’ils soient dans la culpabilité ; alors on en fait un péché de la chair. On dit à chaque fois, à chaque : fois faut pas. Si vous voulez faire un enfant, faites, mais si vous ne faites pas d’enfant faut pas ; et donc à chaque fois ça donne éjaculations précoces, vaginisme, enfin tout le bazar, enfin toute la névrose chrétienne qui produit encore des effets. Donc ligne de force de l’idéal ascétique : pas de corps, pas de désir, pas de sexualité, pas de sensualité, vous êtes des purs esprits, il faut être soucieux de l’âme, il faut être soucieux des choses cérébrales, intellectuelles, conceptuelles, etc. Et la philosophie dominante s’entend bien à ce genre de choses. Et inversement, vous avez la tradition épicurienne qui vous dit : mais non la vie est trop courte pour qu’on la passe à mourir de son vivant, ça va nous arriver une fois mais c’est déjà bien assez, on va pas mourir un peu tous les jours comme le christianisme nous y invite. C’est drôle d’ailleurs, le christianisme est contre le suicide une bonne fois pour toutes, mais il est pour au quotidien ; il faut se suicider par petits bouts en permanence comme ça, un petit suicide ici, un petit suicide là, mais pas trop, faut rester vivant. Et l’épicurisme dit : non, non il n’y a aucune raison d’être dans la logique de l’idéal ascétique, soyons dans la logique de l’idéal hédoniste, faisons-nous plaisir, il n’y a aucune raison pour nous interdire le plaisir, le plaisir n’est ni coupable, ni détestable, ni indéfendable. Il est déconseillé disent les philosophes pour les raisons que je vous le exposais tout à l’heure : si vous y consentez trop et trop mal, vous allez avoir tous les ennuis que j’ai signalés tout à l’heure (le mariage, la famille, les enfants, etc.), mais pour le reste alors ce que vous voulez, quand vous voulez, comme vous voulez, disent les philosophes de la tradition de l’idéal hédoniste, lesquels sont tous des gens qui disent du bien d’Épicure, tous des gens qui illustrent le lignage épicurien.

Je conclus, et vous me poserez les questions que vous souhaiterez pour qu’on puisse ensuite développer tel ou tel point. Comme je parlais tout à l’heure du quadruple remède, les dieux ne sont pas à craindre, la mort n’est pas à craindre, la souffrance est supportable et le bonheur est possible, Épicure donnait ses recettes, les siennes, et de fait la physique atomiste épicurienne n’a pas grand chose à voir avec la physique d’aujourd’hui, encore que, encore que ce n’est pas aussi éloigné que ça ; la théorie des tourbillons de Descartes a bien plus vieilli que la physique atomiste de Démocrite ou d’Épicure par exemple, et la théorie des cordes pour ce que j’en sais et ce que j’ai pu en comprendre, mais la théorie des cordes qui semble être ce qui se fait de mieux aujourd’hui en sciences physiques fait la démonstration que les dernières découvertes de la science pourraient très bien fonctionner avec les logiques d’Épicure et les logiques épicuriennes ; mais je n’en sais pas assez pour ça. J’ai eu une conversation il y a quelque temps avec un ami physicien et ça me paraissait une piste intéressante à creuser

Donc il faut reprendre cette question de Dieu, alors on peut croire en Dieu ou n’y pas croire, si on n’y croit pas, comme ça c’est clair ; il n’y a pas à le craindre il n’existe pas. C’est ma position l’affaire est réglée. Mais on peut aussi y croire et à ce moment-là il faut y croire mais d’une certaine manière ; il faut que ce Dieu ne soit pas aliénant. On peut y croire comme à un principe, principe générateur du réel, de toute chose ; c’est ce que Schopenhauer appelle la volonté de puissance, c’est ce que D’Holbach appelle le nisus (efforts continuels que font les uns sur les autres des corps qui paraissent par ailleurs jouir du repos), la volonté de puissance chez Nietzsche, le conatus chez Spinoza, enfin il y a plein de façons diverses et multiples de dire : voilà ce que Dieu pourrait nommer, mais il est bien évident qu’un Dieu qui serait identifiable à la volonté de puissance, ce n’est pas un Dieu qui a le souci de vous, le souci de votre destin ou de ce qui peut vous arriver. Donc je pense qu’un épicurien aujourd’hui est quelqu’un qui soit ne croit pas en Dieu, comme ça l’affaire est réglée, soit qui croit à un Dieu qui ne l’aliène pas, et qui n’a pas de pouvoir sur lui, qui n’est pas soucieux de ce que vous faites, de ce que vous ne faites pas, de ce que vous dites, de ce que vous ne dites pas, de ce que vous vivez ou de ce que vous ne vivez pas. Il faut une espèce de Dieu qui serait une espèce d’idéal de la raison, une figure qui soit une figure explicative mais pas une figure aliénante.

Deuxième chose : la souffrance. De fait aujourd’hui avec les antalgiques et les analgésiques la question s’est considérablement modifiée, le rapport à la souffrance n’est plus du tout le même. Pendant très longtemps, surtout quand Épicure pense et écrit, il y a nombre de maladies qui vous détruisent et qui vous tuent immédiatement ; les espérances de vie ne sont pas celles d’aujourd’hui. Aujourd’hui on va beaucoup plus vite, beaucoup plus loin et parfois dans des états pas forcément toujours extraordinaires. Ce qui se pose aujourd’hui est moins le problème de la souffrance – on est quand même capable de contenir, de retenir – sur laquelle on travaille de plus en plus et de mieux en mieux, la souffrance physique, mais peut-être celui de la souffrance psychique, savoir qu’on va mourir, qu’on est dans un cancer en phase terminale, etc., toutes ces questions là sont susceptibles d’être pensées. C’est l’objet d’une autre conférence. J’ai fait un livre là-dessus qui s’appelle « Fééries anatomiques », je vous y renvoie si vous le souhaitez, ou dans la logique des questions, mais de fait la théorie de la souffrance doit être posée aujourd’hui si on veut se trouver dans une logique épicurienne. Régler le problème de Dieu, régler le problème de la souffrance, régler le problème de la mort ; je pense effectivement que les vieilles solutions épicuriennes sont les bonnes, ça nous concerne, mais c’est surtout l’idée de la mort qui nous concerne ; tant que nous sommes là elle n’y est pas et quand elle y est nous n’y sommes plus ! C’est une idée assez performante, au-delà de l’aspect ludique et joyeux ; c’est une invitation, l’épicurisme, à vivre l’instant, pour dire qu’il ne faut pas parasiter l’instant présent avec le passé et avec le futur, avec la nostalgie, du genre : c’était mieux dans le temps, je me souviens d’hier, c’était toujours mieux avant ; ou, ah ! le bon temps c’est terminé, quand j’étais jeune, quand j’étais beau, quand j’étais je sais pas quoi… Il ne faut pas non plus parasiter l’instant avec le futur en disant : oh la la demain je serai moche, je serai vieux, (parfois c’est déjà vrai tout de suite en plus !) ou en disant : demain je vais mourir, demain je vais souffrir, demain je vais vieillir. Un épicurien vous dira : tu ne souffres pas tout de suite, donc ne te fais pas souffrir à l’idée que tu souffriras un jour, ne meurs pas tout de suite, ou ne sois pas terrorisé à l’idée de la mort alors que tu n’es pas concerné spécialement par elle. Donc je pense que cette théorie de l’instant donne l’impression d’être une clé toute simple, mais c’est une clé éminemment efficace ; on se pourrit la vie très souvent, on pourrit l’instant parce qu’on le parasite avec le passé ou qu’on le parasite avec le futur. Les Épicuriens disaient selon la formule d’Horace : carpe diem, c’est-à-dire cueille dès aujourd’hui les roses de la vie, profite de chaque instant. Une théorie de la souffrance c’est une théorie du temps qui va avec ; et une théorie de la mort, c’est aussi une théorie du temps. La mort dans cette aventure, si on est dans une logique totalement atomiste, totalement moniste, signifie qu’il n’y a qu’une seule réalité : la matière ! Eh bien on sait qu’il y a un néant dont nous venons, il y a un néant vers lequel nous allons, que le néant dont nous provenons n’est pas angoissant ; on n’est pas angoissé à l’idée d’avoir été quelque chose, de n’avoir rien été avant le spermatozoïde du père. C’est pas angoissant, j’ose espérer pour vous que ça ne vous angoisse pas, que ça ne vous empêche pas de dormir de vous dire mais qu’est-ce que j’étais avant le spermatozoïde de mon père et avant l’ovule de ma mère et que ça ne vous plonge pas dans des angoisses sans fond. Eh bien il n’y a pas de raison que cette angoisse que vous n’avez pas sur le néant d’avant, vous l’ayez avec le néant d’après. Il n’y aurait pas, de toutes façons, la conscience qui vous permettra de souffrir puisque quand on est mort c’est pour la vie et on n’a plus la conscience, on n’a plus l’intelligence, on n’a plus la mémoire ; enfin on n’a rien de ce qui fait la souffrance possible. Donc évitez de parasiter l’instant par le futur ou par le passé, et c’est une leçon, je vous assure qui va beaucoup plus loin que ce qu’on pourrait imaginer a priori ; et puis je conclus sur la question de l’hédonisme. À l’évidence l’hédonisme c’est la grande évidence, c’est la grande priorité, nous n’avons qu’une vie, il n’est pas question de la vivre comme si nous étions mort ici et maintenant, une fois suffira bien, la doctrine des Jésuites « perinde ac cadaver », c’est-à-dire « pareil à un cadavre » ça va bien pour les masos, mais on n’est pas tenu d’être masochiste, ressemble au cadavre qui veut ressembler au cadavre, moi pas, vous je ne sais pas mais il y a d’autres solutions dans la vie que d’aspirer au cadavre et d’aspirer au renoncement, d’aspirer à l’extinction de sa force vitale ou de sa puissance vitale, il vaut mieux sculpter sa puissance vitale ; et ça j’en donnerai la recette mais dans une conférence demain, voilà pour aujourd’hui, merci.

QUESTIONS

– J’étais frappée lorsque vous parliez des quatre étapes […] bouddhistes c’est-à-dire l’impermanence, le passage […] immuable, un passage, l’idée des dieux qui vivent dans des royaumes intermédiaires, vous disiez qu’un dieu est un modèle et pas quelque chose à craindre, mais c’est un modèle d’Oedipe. Autre chose m’a frappée encore, mais il y a quand même une chose dans la théorie bouddhiste c’est que il y a quand même […] à peu près comme vos atomes se désagrègent et ils vont vers autre chose, tous ces atomes qui se désagrègent il y a cette continuité, […] qui va former autre chose c’est la réincarnation : c’est plus nous, on passe à autre chose, mais parce que dans le bouddhisme il y a la compassion on se préoccupe de cet après, donc il y a beaucoup de similitudes dans cette sagesse de vie donnée par l’épicurisme mais je me demandais aussi ce qui guide le bouddhisme à part la vacuité qui est donc cette idée que rien n’existe, tout est […], tout est un agglomérat, les choses qui se font […], comme vous le dites vont peu à peu se défaire, mais il y a parallèlement la compassion qui fait qu’il y a une morale dans […], ce souci de l’autre dont vous n’avez peut-être pas parlé parce que vous aviez beaucoup de choses à dire, que devient l’autre dans l’épicurisme et est-ce que l’idée de mort, ce passage de l’atome vers un ailleurs c’est peut-être […]

– M.O. : Alors ce n’est pas parce qu’on a dit une question par personne qu’il faut que dans chaque question il y ait dix questions, donc je n’en retiendrais que deux, celle du rapport au bouddhisme et puis celle du statut d’autrui. On est dans une logique très européenne et blanche quand on fait de la philosophie à l’université et vous arrivez et on vous dit voilà la philosophie est née en Grèce au 7ème siècle avant Jésus-Christ et on vous donne Thalès, les sept Sages, etc. et voilà, et on dit ben évidemment avant il n’y a rien, voilà, et on vous dit c’est le miracle grec, c’est la Grèce, c’est le génie de la démocratie, ça c’est une mythologie totale. Quand on dit voilà avant il n’y avait rien eh bien il faut dire ce n’est pas vrai, il y avait quelque chose. Pythagore il a fait des voyages, Démocrite il a fait des voyages aussi, et où ça ? En Inde, chez les gymnosophistes et si vous pensez en terme de dates vous avez Bouddha, qui n’est pas le bouddhisme, qui est un contemporain de Socrate, qui sont donc des gens qui sont antérieurs à Épicure, entendons-nous bien, mais Épicure est quelqu’un qui connaît Piron qui lui, Piron, connaît les bouddhistes aussi. Donc ce sont des circulations d’idées qui se font comme ça parce que soit on va sur place et quand on voit dans les textes de l’Antiquité les gymnosophistes, les gymnosophistes, c’est quoi les gymnosophistes, ce sont les sages nus, moi j’ai vu les Sadhus à Bénarès qui sont les gens qui vivent comme on vivait à l’époque, non pas de Bouddha, mais encore d’avant, parce qu’on dit Bouddha mais avant Bouddha il y a l’hindouisme et avant l’hindouisme il y a les Védantas, c’est-à-dire il y a les Védas d’abord et il y a l’hindouisme ensuite, il y a Bouddha ensuite et les bouddhismes ensuite, grand véhicule, petit véhicule, etc., et puis après vous avez des bouddhismes tantriques, des façons diverses et multiples et je ne parle pas du bouddhisme New-Age de la Réunion ou de… mais alors là ça n’a plus grand chose à voir avec le bouddhisme, mais enfin bon, le karma, les essences essentielles, enfin on reste sérieux dans la, non non mais je ne dis pas ça pour vous faire de la peine madame ; on parle du bouddhisme, on est d’accord, moi je vous parle de philosophie dans cette aventure en vous disant, je réponds à votre question, je ne dis rien contre les huiles essentielles, oubliez, oubliez, c’était pour rire, c’était pour rire, je n’ai rien dit là-dessus… Retour dans la pensée des Védas – il faut que je fasse gaffe – eh bien dans la pensée des Védas vous avez, quand vous allez voir par exemple l’architecture indienne, l’architecture indienne c’est du millefeuilles, vous n’avez qu’à aller à Joao par exemple pour voir comment sont les temples érotiques et vous vous apercevez que c’est comme un millefeuilles, c’est-à-dire qu’il y a une couche, puis une autre couche, puis une autre couche, etc., et c’est l’ensemble des couches qui va constituer l’identité, c’est-à-dire que ce que le bouddhisme est devenu – je m’arrêterai au grand véhicule – eh bien le bouddhisme il n’a plus grand chose à voir avec l’enseignement de Bouddha. Quand vous allez à Bénarès et que vous voyez l’endroit du premier sermon de Bouddha, vous dites mais il enseigne quoi Bouddha à ce moment-là, une vraie sagesse philosophique, pas le reste, pas la suite ; il n’écrit pas, il dit des choses à une ou deux personnes et puis après vous avez les disciples et puis quand il meurt les disciples ils disent c’est moi le disciple, non c’est plutôt moi et hop ça commence, c’est moi qui suis dépositaire, etc., et d’un enseignement philosophique, car Bouddha était un sage indien, d’un enseignement philosophique on a fait une religion. Alors quand vous parlez bouddhisme vous voyez qu’il faut faire attention à ce qu’on dit parce que c’est soit l’enseignement de Bouddha, soit ce qu’on a fait dire à l’enseignement de Bouddha pour en faire une religion, soit ce que cette religion est devenue en Europe. Et quand elle arrive via Schopenhauer, essentiellement, Challemel- Lacour, des gens comme ça mais c’est au 19ème siècle qu’on commence à parler du bouddhisme, alors à ce moment-là on commence à essayer de voir comment ça fonctionne, mais le sanscrit c’est pas facile, on essaie de traduire des choses qui procèdent déjà de traductions, enfin ce n’est pas très clair, c’est depuis peu de temps qu’on commence vraiment à travailler sur les textes, puis on voit qu’il y a des bouddhismes tibétains et puis que tout ça n’est pas très simple, donc il faut faire attention au bouddhisme dont on parle, première chose. Deuxième chose, s’il y a chez certains philosophes des traces de bouddhisme ça me paraît normal parce que il y a un vieux fond commun à toutes ces pensées là et que tout le monde circule, va et vient, pas seulement les philosophes qui se déplacent, je vous disais tout à l’heure Pythagore ou Démocrite, mais les marchands qui viennent aussi, c’est-à-dire que vous avez des bateaux qui vont, qui viennent, qui circulent et puis pendant que les bateaux circulent pour faire du commerce et pour échanger des produits vous avez des hommes qui parlent et qui vont boire un coup, qui apprennent une langue, qui discutent, qui parlent et puis qui vont sur la place publique et puis qui rencontrent sur l’agora quelqu’un qui est un philosophe et puis on échange des idées et puis on parle, etc. Moi j’ai écrit un livre sur Aristippe de Cyrène et la Cyrénaïque qui est au nord de l’Afrique était une colonie grecque, mettons colonie entre guillemets, enfin j’ai voulu voir le lieu de la Cyrénaïque et donc je suis allé en Cyrénaïque, parce qu’on comprend mieux pourquoi ça se passe, la géologie renseigne mieux, et il y avait un immense hangar avec plein de pièces, c’est magnifique, ça n’a jamais été aussi fouillé, ou très peu, par Mussolini à l’époque de l’Occupation, mais très peu et vous avez des pièces archéologiques magnifiques, et il y avait là des momies, j’ai dit pourquoi des momies à l’époque grecque, à l’époque d’Aristippe de Cyrène, et en fait vous vous dites mais en voiture l’Égypte c’est tout près comme ça, quand vous voyez les voitures qui traversent et les camions ils s’en vont en Égypte, c’est-à-dire que la circulation elle se fait Soudan – Égypte, c’est là que les choses se jouent aussi beaucoup, c’est là que l’Égypte, via la Cyrénaïque, puis ça rentre en Grèce, ça veut dire que quand on amène des produits, quand on amène des choses à manger, on amène aussi des idées et il y a le philosophe qui est là et puis qui écoute et l’histoire de la transmigration des âmes qu’on retrouve chez Bouddha, certes, mais bien avant dans la pensée des Védas par exemple et puis bien avant aussi dans la pensée hindouiste, c’est une pensée qui entre en occident via Pythagore et on sait très bien que la pensée pythagoricienne va générer la pensée platonicienne qui elle-même va générer la pensée chrétienne, et quand les chrétiens nous parlent de la résurrection de la chair, des âmes, de toutes ces choses là, de l’âme immortelle, etc., il y a des racines indiennes, des racines indiennes à cette aventure. Alors comme il n’y a pas de traces, comme il n’y a pas d’écriture, comme il n’y a pas de preuves, on est simplement obligés de faire une espèce de géographie comme ça en disant mais ça a circulé, les hommes ont circulé, donc les idées ont circulé, les monnaies ont circulé, on retrouve de temps en temps des pièces on se dit qu’est-ce que c’est que cette pièce là dans tel endroit ici, il faut bien que quelqu’un ait été porteur de la monnaie qui a été la sienne et qu’il aura perdue ou qu’il aura utilisée et se sera retrouvée dans un endroit particulier. Les peuples ont circulé, les hommes ont circulé, les idées ont circulé, de sorte que l’idée d’une espèce de pensée philosophique grecque, blanche, européenne avec une date de naissance etc., c’est fort sympathique, ça flatte l’aspect blanc de ceux qui enseignent l’histoire de la philosophie et puis ça permet de laisser de côté tout ce qu’il y a avant, tout ce qu’il y a en amont, ce qui supposerait qu’on aille voir toutes ces pensées là et qu’on aille voir ce qu’elles sont : il y a une pensée matérialiste indienne par exemple, il y a des philosophes matérialistes indiens, qu’on connaît pas, qu’on connaît peu, on a déjà du mal à lire leurs noms propres, alors ce n’est pas pour lire leurs œuvres complètes, donc vous vous dites mais c’est passionnant ça et comment ça se passe, comment on fait pour connaître leurs idées ? Eh bien on peut imaginer que on aurait une discussion et par exemple quand on demande à Démocrite comment était le maître d’Épicure, comment il a fait pour sa théorie des atomes, mais il dit regarde dans un raie de lumière, tout le monde a vu ça dans un raie de lumière comme ça, il fait chaud, vous avez fermé toutes les fenêtres et puis les fenêtres sont mal fermées, vous avez un raie de lumière et puis vous avez la poussière qui danse dans le raie de lumière et Démocrite dit eh ben voilà : on ne voit pas en temps normal, mais dans cette configuration particulière on voit bien cette poussière et il dit les atomes c’est ça, c’est invisible mais ça existe quand même, d’où la théorie des simulacres et ce genre de choses. Donc le bouddhisme c’est un fond commun à la pensée mondiale et planétaire, ce bouddhisme là il ne tombe pas du ciel, il est produit par les Védas, il est produit par l’hindouisme, il y a toute une pensée avec des possibilités diverses et multiples parce que il y a une logique assez œcuménique là-bas, on n’est pas du tout dans une logique française ou européenne du genre si t’es cartésien t’as pas le droit d’être nietzschéen, nous c’est comme ça, il y a des petits terrains et puis c’est chacun dans son jardin, et on n’a pas le droit d’être nietzschéen si on n’est pas nietzschéen comme celui qui, bon c’est comme ça. Mais il y a plein d’endroits dans le monde où vous pouvez être ça, le contraire de ça, autre chose et autrement ; au Japon vous pouvez être shintoïste, vous pouvez être musulman et chrétien, ce n’est pas un problème et puis faire une collection de fers à cheval, ce n’est pas un problème du tout parce que il y a cette façon de procéder. On procédait comme ça à cette époque là et il me semble que s’il y a des traces de bouddhisme elles sont susceptibles d’être vues par les circulations et quand Alexandre s’en va jusque sur le bord de l’Indus il emmène des philosophes avec lui et il y a des philosophes qui reviennent et qui expliquent là pour le coup ce qu’ils ont vu, ce qu’ils ont lu, ce qu’ils ont entendu, ce qu’ils ont compris. Donc de fait les pensées communiquent, il n’y a pas des pensées comme ça dont on pourrait dire qu’elles sont européennes, blanches et fermées et closes et, non, ça va, ça vient, ça circule, ça nourrit, ça vit, ça meurt, ça revit ailleurs et autrement, etc., et puis ça produit le New-Age un jour qui est une philosophie aussi, c’est-à-dire il faudra aussi un jour qu’on fasse l’analyse du New-Age qui est une espèce de religion planétaire, qui est devenue une religion planétaire, dans une période de globalisation et de mondialisation quand les religions sont diverses et multiples vous avez un philosophe qui s’appelle Jean-Marie Guyot dont j’ai parlé un petit peu tout à l’heure qui lui fait l’éloge de ce que lui il appelle l’irréligion de l’avenir, et l’irréligion ce n’est pas l’athéisme, c’est la possibilité, il appelle ça aussi l’anomie religieuse – « l » apostrophe – l’anomie religieuse, et il dit l’anomie religieuse c’est la possibilité pour chacun d’avoir une religion à sa main, c’est-à-dire une religion fabriquée sur mesure et Guyot dit c’est de la multiplication de ces religions diverses et multiples que naîtra une vraie religion rationnelle qui pour le coup sera susceptible de réunir la totalité des hommes sur la planète, bon on croit ce qu’on veut de ça, mais je crois effectivement que pour être sérieux, sur les huiles essentielles, eh bien il faudrait – riez un petit peu madame, c’est pour rigoler – il faudrait qu’on fasse une analyse philosophique de la question du New-Age.

Ah oui, sur autrui, j’ai oublié. Autrui, une phrase – vous allez voir que je peux répondre brièvement à des questions – juste une phrase, c’est une citation de Chamfort, moraliste du 18ème, et qui nous donne l’impératif catégorique de l’hédoniste : jouis et fais jouir sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà toute morale. Vous voyez que je peux être bref, hein ?

 bonsoir à tous, d’abord j’aimerais informer l’assistance du fait que toute l’intégralité des conférences de Michel Onfray est disponible sur le site de France Culture, n’hésitez pas à aller y faire un tour. Vous avez été pour moi une très grande source de bibliographie et une des questions que je me pose c’est est-ce qu’il existe des philosophes, des personnes, qui ont réfléchi autour du concept d’énergie ? Pour moi, économiste, je considère la matière comme une condensation de l’énergie et le physicien sait que l’énergie existe indépendamment de cette condensation matérielle, est-ce que des gens en ont parlé et qu’est-ce que vous en pensez ?

 M.O. : Alors il y a eu très peu de réflexions philosophiques sur ce sujet, mais beaucoup de réflexions scientifiques, c’est-à-dire que si vous prenez la pensée du 19ème, Vogt ou Büchner par exemple, « Force et matière », ce sont des ouvrages qui ont été écrits par Moleschott par exemple, ce sont des gens qu’on ne lit plus ou qu’on n’a même pas forcément traduits ou retraduits, mais qui sont des individus qui ont réfléchi à la question de l’énergie, mais en scientifiques, en scientifiques et en matérialistes ; c’était pour eux une occasion de lutter aussi contre le christianisme et la domination du christianisme. Les philosophes qui en ont parlé ont été très peu à en parler et ont été dans la difficulté à en parler ; je songe à Nietzsche par exemple qui avec son intuition, enfin son concept, comme on voudra, avec son idée de volonté de puissance propose quelque chose qui ressemble à ça. Je vais faire un cours sur Nietzsche en fin d’année là je vais, dès que je rentre je le professe, eh bien j’ai travaillé sur cette question de l’intuition nietzschéenne, j’ai lu plusieurs fois […] Maria, on […] que quelque chose vous tombe sur la figure comme ça et d’un seul coup il a l’illumination de l’éternel retour, et il se dit ce que j’ai vécu – madame, ça va un petit peu dans votre sens c’est aussi la question de l’éternel retour, le bouddhisme, la question de l’éternel retour hindouiste, Nietzsche dit : ce que j’ai vécu je le revivrai sans cesse, et nous revivons sans cesse tout ce que nous vivons et la philosophie de Nietzsche elle est très simple, pour ceux qui ne viendrons pas à la conférence : le sur-homme c’est celui qui sait la nature tragique du réel, qui consent à la nature tragique du réel, c’est-à-dire à l’éternel retour des choses, et qui aime, amor fati, l’éternel retour du réel. Nietzsche a cette sensation là ; Nietzsche était aussi un grand corps malade, syphilitique, névrose, enfin je ne veux pas faire la conférence, mais vraiment un corps qui est un corps de chaman à sa manière. Et puis vous avez – et tout le monde a eu cette expérience là, ce sera mon hypothèse – tout le monde a eu cette expérience là de temps en temps vous vous dites mais j’ai déjà vécu ça, cette sensation là je l’ai déjà eue, j’ai déjà vécu ça, j’ai déjà entendu ça, j’ai l’impression d’avoir déjà vécu ça, et je pense que ce que Nietzsche a vécu à ce moment-là s’apparente à ça, c’est-à-dire à cette sensation que cet instant il a l’impression de l’avoir déjà vécu et que tout se répète sans cesse. Et alors là il se dit – et pour répondre plus directement à votre question – il faut que scientifiquement je puisse fonder cette intuition et il a le projet avec Lou Salomé, avec Paul Rée, d’aller faire des études soit en Autriche, soit en France, des études de sciences physiques pour essayer de valider son hypothèse de l’éternel retour en disant, là c’est un peu complexe, enfin je le dis parce que pour moi c’était complexe, il y a tout un travail sur la question de déperdition d’énergie, sur la question de la matière et la possibilité quand on est dans des logiques matière, énergie, déperdition d’énergie, entropie, etc., on est avant Cournou, donc on est avant les lois de la thermodynamique, on se demande ce qu’on peut conclure sur ce terrain là de l’existence possible de l’éternel retour, d’une volonté de puissance qui serait la matière même du réel. Et Nietzsche dit : eh ben je n’y parviens pas, la conclusion de Nietzsche c’est que scientifiquement il ne parvient pas à fonder son intuition d’éternel retour, moyennant quoi il s’arrête, il a fait beaucoup de lectures, il s’arrête de chercher du côté des sciences et il va du côté de la poésie et il écrit « Ainsi parlait Zarathoustra », c’est-à-dire que l’impossibilité pour lui de fonder scientifiquement l’intuition de l’éternel retour qui est une intuition qui a à voir avec l’énergie, avec la force, avec le retour de l’énergie, avec la question de l’entropie, donc avec la question de la déperdition d’énergie mais de la persistance des forces, tout ça fait que il renonce à la science et puis qu’il écrit « Ainsi parlait Zarathoustra » qui est un immense poème wagnérien sans musique, enfin c’est un truc magnifique, c’est l’un des sommets de la littérature et c’est purement assertorique comme disaient les philosophes, ça pose comme ça et ça ne démontre pas, il affirme, il est dans la poésie et il nous dit c’est comme ça, il nous explique l’éternel retour, il nous explique l’amor fati, il nous explique la volonté de puissance, il nous explique ses concepts majeurs et puis il n’en a plus rien à faire d’apporter des démonstrations ou de valider scientifiquement. Je reste persuadé que les ponts sont coupés, trop souvent coupés on dira, entre les scientifiques d’aujourd’hui et les philosophes et que quand ils ne le sont pas coupés, ils sont occupés par des gens qui travaillent sur des micro-questions. Vous avez toujours en épistémologie des gens qui ont une formation de philosophes et une formation de scientifiques, mais sur des questions extrêmement pointues de biologie moléculaire par exemple et que il nous manque aujourd’hui des gens qui feraient des passages comme Voltaire fait le passage avec Newton et Voltaire il vous met dans la langue qui est la sienne les thèses de Newton en les proposant, moi j’aspire à ce que des Voltaire d’aujourd’hui puissent faire un travail identique avec ce dont je parlais tout à l’heure, la théorie des cordes, qui me paraît être sur le terrain de la science physique une hypothèse pour pouvoir justifier aujourd’hui d’un côté les questions d’énergie, de forces, de forme de l’univers, de dépassement de la théorie de la relativité restreinte ou généralisée tout en prenant en considération des découvertes nouvelles faites par les gens qui bossent sur ces sujets là, avec l’accélérateur de particules, sauf quand il tombe en panne comme à Genève, mais des gens qui sont susceptibles un jour de nous apporter des hypothèses qui pourraient confirmer ou infirmer les propositions du poète, les propositions de l’artiste ou les propositions du philosophe.

 Bonjour, merci pour votre exposé, en ce qui me concerne je n’ai pas tous les éléments que vous avez exposés, donc j’ai découvert des choses et qui m’ont conforté dans une idée persistante. D’abord je pense que vous avez pris parti a priori pour Épicure si j’ai bien compris…

 M.O. : On ne peut rien vous cacher.

 Donc vous avez adhéré absolument à sa manière de voir les choses et c’est un choix, c’est un choix et ce n’est pas parce que c’est un choix et ce n’est pas parce que vous avez une somme de connaissances que vous avez raison. Je ferais juste deux ou trois petites rectifications.

 M.O. : Tout le monde aura constaté que je n’ai pas dit que j’avais raison.

 Non, non.

 M.O. : C’est vous qui pensez que je l’ai dit, hein.

 Je ne pense pas que vous le pensez mais je crois que…

 M.O. : Alors donc il n’y a pas de question, donc la suivante…

 Si vous êtes philosophe je crois […], vous échangez, lorsque vous affirmez, vous transformez des textes comme un des premiers textes juifs en faisant référence à la connaissance sans préciser que le problème c’est le mélange des genres mal et bien quand vous avez un choix partisan, ensuite vous faites une caricature du christianisme et des valeurs judéo-chrétiennes en parlant des excès et des dérives que les hommes ont choisis, ont adoptés, vous critiquez, ou vous donnez l’impression que les chrétiens sont des gens frustrés, comment on appelle ça, castrés, enfin etc. …

 M.O. : Des mail baisés…

 Je fais juste référence à un texte que mes ancêtres ont rédigé, il s’appelle « Le Cantique des Cantiques » et qui ne menace absolument pas le doute sur la prestation de la sensualité, de l’amour de la beauté et de l’amour en tant que tel, j’ai aucun doute là-dessus et je ne me trompe lorsque Salomon parle de sa bien-aimée, etc., je n’interprète pas ce texte, et chez les juifs c’est très important il n’y a absolument pas de tabou dans ce domaine là. Ensuite vous faites référence à Paul à un moment donné qui était justement à l’aéropage, et vous dites que – je crois que c’était aux Athéniens – qu’il disait vous avez érigé une stèle à un dieu inconnu et vous dites bon ben comme ils sont très tolérants ils ont mis cette stèle. Pas du tout, la raison principale pour laquelle ils ont mis cette stèle c’est parce qu’ils étaient superstitieux ; ils se sont dit si jamais on oublie un dieu qui pourrait s’énerver contre nous, on va mettre une stèle à un dieu inconnu, et Paul vient les rassurer et il s’appuie effectivement sur cet élément je dirais culturel qu’il voit pour ensuite les amener vers quelque chose d’autre. Ensuite vous faites une, moi personnellement je veux dire sur la base de ma découverte des choses essentielles de la vie, j’ai ce bonheur de croire que je ne suis pas que matériel, d’ailleurs quand je vais dans toutes les grandes surfaces il n’y en a aucun qui me propose une tonne d’éternité, il n’y en a aucun qui me propose une tonne d’amour, etc. Dans l’Ancien Testament, ça c’est pour vous […], il y a un texte qui dit Dieu a mis dans le cœur de l’homme la pensée de l’éternité bien qu’il ne puisse en saisir ou en comprendre le sens, voilà je vous laisse cette question.

 M.O. : Alors je ne sais pas sur quoi je réponds parce qu’il y a plein de propositions, sur « Le Cantique des Cantiques » par exemple. « Le Cantique des Cantiques » nous dit très exactement que la plus belle des choses quand on est un homme c’est d’aimer sa femme et de ne pas y toucher quand on se la promet, c’est peut-être votre conception de l’érotisme, ce n’est pas la mienne, ah non, ça tout le monde peut lire « Le Cantique des Cantiques », vous y invitez, donc je lis quand vous lisez « Le Cantique des Cantiques », ce que j’ai fait, eh bien on vous fait l’éloge de l’épouse et pas l’éloge de la maîtresse, on vous fait l’éloge de l’épouse, de celle qu’on va épouser qui va nous donner des enfants, ah ben oui mais on va avoir du mal à s’entendre si vous me renvoyez un texte et que je vous dis qu’il y a ça dans ce texte et que vous dites que ça ne s’y trouve pas, non ce n’est pas l’éloge de l’amour, c’est pas l’éloge de l’amour, c’est l’éloge de l’amour d’un homme pour une femme qu’il va épouser, ça s’appelle l’éloge de la conjugalité, donc on peut faire l’éloge de la conjugalité, je ne suis pas contre, mais il ne faut pas qu’on considère que l’éloge de la conjugalité ça suffit pour faire l’éloge de l’amour dans l’absolu et que ça suffit pour faire l’éloge de l’amour libre ou libertaire et qu’on puisse dire mais regardez la Bible elle fait l’éloge de la sensualité, « Le Cantique des Cantiques », j’ai l’habitude c’est toujours ce qu’on me dit, on me dit mes caricatures, la Bible ne fait pas l’éloge de l’idéal ascétique, regardez « Le Cantique des Cantiques ». « Le Cantique des Cantiques » est un texte, il a fallu d’ailleurs beaucoup réfléchir avant de pouvoir l’intégrer dans le Codex comme vous le savez probablement et il n’y a été intégré que dans la mesure où le christianisme a dit qu’il fallait penser de manière allégorique ce texte et qu’il n’était pas question d’un époux et d’une épouse mais du Christ et de son Église, ah oui il faut être sérieux.

 C’est de l’interprétation.

 M.O. : Non mais c’est de l’interprétation, c’est chacun la sienne, mais je vous dis simplement moi je fais de l’histoire, vous me dites ce texte est un grand texte, je vous dis il était si peu un grand texte que pour qu’on puisse le justifier dans le fait qu’il puisse entrer dans le Canon, on a dit qu’il fallait le penser en termes allégoriques, et on a dit l’époux et l’épouse c’est le Christ et son Église, on fait plus sexy quand même comme choses dans l’Ancien Testament ou dans le Nouveau Testament pour faire l’éloge du corps, de l’amour, de la sexualité ou de la sensualité, donc « Le Cantique des Cantiques » soit il est intégré dans le corpus parce que on est dans la logique de l’amour conjugal, et c’est très bien, c’est l’amour chaste, je veux bien moi qu’on fasse l’éloge de l’amour chaste, mais laissons les autres faire l’éloge de l’amour moins chaste, et heureusement que certains pratiquent autrement que ce que nous dit la Bible, c’est-à-dire Ancien et Nouveau Testament. Maintenant, personne n’a écrit la Bible, c’est plein de gens avec des contradictions diverses et multiples et puis on peut faire dire ce qu’on veut à la Bible et on peut toujours sortir un texte et faire dire à ce texte le contraire de ce qu’un autre texte va vouloir nous dire, simplement quand vous aurez épuisé toutes vos munitions avec « Le Cantique des Cantiques » en disant mais il y a « Le Cantique des Cantiques » je dirais mais ajoutez et dites-moi ce qu’il y a en plus quand on vous dit que les femmes sont impures, qu’il ne faut pas les toucher, qu’elles sont malpropres, qu’elles sont répugnantes, votre religion comme vous dites là très précisément est une religion radicalement misogyne, la religion chrétienne est radicalement misogyne, il faut lire les textes. Vous me dites que je fais une caricature, je vous invite à lire les textes et je vous dis vous ne trouverez pas un seul éloge de la femme dans la Bible ; on vous fait des éloges des épouses, on vous fait des éloges des mères, on considère, et c’est la même chose dans le Coran, c’est-à-dire les femmes ne sont défendables que si elles renoncent à leur sensualité et que si elles deviennent l’épouse d’un homme et la mère d’un fils si c’est possible, ou d’une fille tant pis si on ne peut pas faire autrement, donc pour dire qu’on fait quand même mieux pour considérer que le judaïsme est une religion de l’amour des corps, de la célébration de l’amour, de la célébration de la sensualité, je crois quand même qu’il faut être sérieux. Maintenant quand vous considérez que je suis subjectif, évidemment, comme vous, je veux dire c’est subjectivité contre subjectivité ; vous dites que j’ai parlé de vérités, moi je n’ai pas parlé de vérités, je propose une subjectivité dont chacun s’empare en disant on fait, on fait pas, on prend, on prend pas et puis on discute. Vous me dites je ne suis pas d’accord avec vous, « Le Cantique des Cantiques » dit que, je vous dis je ne suis pas d’accord avec vous, qui n’êtes pas d’accord avec moi, parce que « Le Cantique des Cantiques » ne dit pas ce que vous dites qu’il dit, à charge pour tout le monde de rentrer ce soir chez soi, de négliger sa femme ou son mari, de prendre « Le Cantique des Cantiques », de le lire et de voir si ça tient la route avec le « Kamasutra » ou avec « Les 120 journées de Sodome » et vous verrez, vous allez passer une soirée calme parce que franchement c’est pas une débauche de sensualité, d’érotisme que nous propose « Le Cantique des Cantiques », c’est un texte qu’il faut contextualiser, comme les autres textes, c’est-à-dire que vous avez dans le Nouveau Testament, on va râler contre le Nouveau Testament…

 L’Ancien Testament.

 M.O. : Non, c’est moi qui choisis et c’est le Nouveau contre lequel je râle là, donc je laisse l’Ancien Testament et ouvre le Nouveau, quand on lit Jésus, nous disent par exemple les Évangiles, est un homme qui aime la douceur, qui pardonne, qui est non-violent, etc., etc., c’est vrai mais c’est faux. Si vous prenez Luc vous avez un moment où Jésus chasse les marchands du temple, il se fait qu’en plus de ça c’est avantageux, les marchands du temple sont des juifs, ça a permis à Adolf Hitler de faire l’éloge de ce Jésus là. Lisez « Mein Kampf », l’éloge de Jésus que nous fait Hitler, qui n’était pas athée contrairement à ce qu’on nous dit, qui était déiste, sur le ceinturon des soldats allemands il y avait « Got mit uns », « Dieu avec nous » et il n’est pas du tout anti-chrétiens, Hitler, il nous dit le christianisme manque de virilité, et si le christianisme s’appuyait sur la figure du Jésus qui chasse les marchands du temple avec violence, il prend une corde, il la transforme en fouet, les marchands du temple sont des juifs donc pour Hitler c’est extraordinaire, c’est-à-dire un Jésus qui chasse les juifs du temple et qui remet de l’ordre et qui remet de la loi, etc. Donc vous avez un non-violent de type Martin Luther King qui peut tout à faire retrouver son compte dans la figure de Jésus et vous avez cette brute épaisse et planétaire qu’était Hitler qui peut aussi y trouver son compte, donc on est dans des logiques de prélèvement, ce qui veut dire que si vous prélevez un texte qui va justifier la violence et la brutalité vous pouvez dire mais moi je me réclame de Jésus et puis un autre texte qui dira l’inverse vous pourrez dire mais moi je me réclame de Jésus. Laissons l’Ancien Testament, laissez-nous le Nouveau Testament et prenons Nietzsche et vous savez que j’ai plutôt de la sympathie pour Nietzsche, c’est la même chose avec Nietzsche, c’est-à-dire que vous pouvez très bien prendre une phrase et puis lui faire dire ce qu’elle ne dit pas si vous oubliez le contexte ou si vous laissez le restant de l’œuvre en prélevant juste cette histoire là, donc je pense que le débat qu’on peut avoir ou qu’on a – trop rapidement parce qu’après il faudrait prendre point par point et puis y aller – vous n’avez pas tord sur la question du dieu inconnu, mais je n’ai pas tord non plus, c’est-à-dire que les deux positions sont pensables, non mais les deux positions sont pensables, il y a une tolérance, ce n’est pas moi qui l’invente, vous savez moi je n’aime pas les religions c’est-à-dire que si vraiment le polythéisme ne l’avait pas été tolérant, ça ne m’aurait pas gêné de le mettre dans le même sac que les religions qui ne le sont pas, donc je constate simplement, je trouve qu’il n’y a pas de bonne religion, maintenant il y a des religions qui considèrent que on peut laisser la place à une autre religion, l’animisme ou le polythéisme par exemple, enfin toutes ces religions, les religions vaudou, les pratiques vaudou, on ajoute, ce n’est pas contradictoire, ce n’est pas problématique, toutes les religions primitives qui sont des religions du rapport à la nature sont des religions qui ne sont pas du tout dans la castration et dans la misogynie, il n’y a pas de misogynie dans les Védas dont nous parlions tout à l’heure, au contraire, la femme c’est la puissance, c’est la procréation, c’est la maternité, c’est la vie et on vénère la femme parce qu’elle est la vie, parce qu’elle est la puissance, parce qu’elle est tout ça. Donc je dis effectivement dans les religions permettez-moi de choisir celles qui ne sont pas misogynes, celles qui ne sont pas les religions qui réduisent les femmes à leur statut d’épouses ou à leur statut de femmes mariées ou de mères de famille, laissez-moi préférer les religions qui célèbrent la nature aux religions qui détestent la nature, laissez-moi préférer les religions qui nous disent qu’il faut un rapport harmonieux au cosmos plutôt que les religions qui nous disent que de toutes façons tout est foutu ici puisqu’il y a eu un péché originel et que quoi qu’on fasse de toutes façons c’est seulement dans une vie après la mort que quelque chose pourra être peut-être sauvé, et c’est ma proposition, et je la fais à tout un chacun, en renvoyant chacun à mes sources, c’est-à-dire que j’ai dit des choses sur Épicure, chacun peut rentrer ce soir quand vous aurez fini avec « Le Cantique des Cantiques » et bien vous prendrez « La lettre à Ménécée » et puis chacun peut comprendre « La lettre à Ménécée » et vous verrez que je ne dis pas, je ne crois pas, je n’ai pas dit ce soir de choses qui soient contradictoires avec ce que dit Épicure, alors j’ai un style, un tempérament, un ton, j’ai un agencement de mes propositions qui fait que de fait je suis dans la subjectivité, mais moi au moins je la revendique. C’est-à-dire que ce qui me distingue d’un enseignement ou d’un enseignant du supérieur, c’est qu’un prof de fac dira toujours moi je suis caché derrière l’institution donc je suis dans l’objectivité, je vous présente objectivement, mais c’est pas vrai, il n’y a pas d’objectivité, personne ne peut dire j’ai la certitude de vous faire la bonne lecture de tel texte, et je le dis d’autant plus que si on associe mon propos à ce que je viens de dire, la proposition que je vous fais d’une lecture du « Cantique des Cantiques » elle vaut la vôtre, elle n’est ni supérieure, ni inférieure, je ne dirais pas c’est la vérité, je dis simplement que ce que j’ai lu, ce que j’ai vu, ce que je me suis fais traduire par une amie juive à qui j’ai dit s’il te plait, aide-moi, voilà ma proposition, peut-on penser ce texte là dans ce cas de figure et elle me dit ben oui effectivement ça se pense comme ça, et puis après on fait l’histoire du texte et on découvre effectivement que là on s’est dit il est un peu gênant ce texte là il faudrait que allégoriquement, métaphoriquement on puisse lui faire dire autre chose, il est rentré dans cette logique là et puis si vous laissez tout ça de côté, vous vous contentez de lire le texte, c’est un éloge de la femme qu’on va épouser le soir, enfin c’est le truc d’avant la nuit de noce quoi théoriquement, mais bon il y a mieux que ça je pense pour l’érotisme, je préfère d’autres figures et je trouve que les figures de femmes ne sont pas extraordinaires dans la, elles ne sont pas à l’avantage des femmes dans la Bible, enfin dans les trois religions monothéistes. Justement pour cette idée, alors vous pouvez aussi considérer que j’ai fait une fausse lecture, mais pour cette idée que la question de la Genèse l’aventure est commune aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans, cette aventure là elle fait dire qu’effectivement le péché c’est quand même la femme, c’est la femme, c’est la tentation, c’est le désir, et ben c’est Ève quand même qui goûte du fruit de l’arbre de la connaissance, c’est Ève qui désobéit au commandement de Dieu, et le commandement de Dieu, le musulman c’est celui qui est soumis étymologiquement, Dieu vous dit soyez soumis et Ève elle dit non. Ève elle invente la philosophie, moi tous les matins je prie euh, je prie personne mais je trouve que c’est une belle figure, or c’est la figure du mal, c’est la figure du péché, c’est la seule que je trouve dans la Bible.

 Bonsoir, tout à l’heure vous avez opposé religion et superstition, ensuite vous êtes revenu sur cela légèrement en répondant à ce monsieur donc en disant que vous rejetiez un peu, enfin que vous n’appréciez aucune religion, moi je me demande si on peut avoir une philosophie combattante sans intégrer la politique dans la réflexion sur la religion, enfin voilà, c’est un peu une question comme ça.

 M.O. : Ah ben non mais ça vous avez raison, vous avez complètement raison, évidemment, simplement là je suis bavard, on m’a dit 45 mn pour l’exposé, donc il y a des choses qu’on est obligé de laisser de côté, j’ai laissé de côté plein de choses et j’ai laissé de côté la question de la politique, à l’évidence, vous avez raison. Mais il y avait donc des politiques épicuriennes, il y en a eues, des textes de Philomène de […] qu’on a retrouvés à Herculanum, il y avait des textes aussi d’Epicure, un texte qui s’appelait « De la royauté » qui était perdu et on croit savoir quand on met tout ça en perspective et qu’on extrapole un petit peu que il n’y avait pas d’apolitisme chez Épicure parce que il y a une lecture marxiste la plupart du temps, celle de […] qui disait bon on est dans une société décadente, pourrie, etc., et parce que cette société est pourrie, les épicuriens se renferment, ils se font une espèce de citadelle, le jardin, et puis en gros ils disent on ne s’occupe plus du tout de la politique et on vit entre nous, on se fabrique une espèce de micro-société quoi, c’est faux, c’est pas vrai, le jardin ne doit pas être pensé comme ça, il y a des dimensions politiques à l’épicurisme et les dimensions politiques elles sont la plupart du temps républicaines au sens de l’histoire […] du terme, c’est-à-dire qu’il s’agissait pour le roi, parce qu’il faut un roi et c’est le roi qui peut être philosophe, et le roi doit pouvoir faire dans son royaume de telle sorte qu’une ataraxie soit possible, une absence de troubles soit possible. C’est-à-dire que le chemin individuel, du genre le bonheur est dans l’ataraxie, c’est-à-dire le bonheur – et non pas dans le pré, oui – le bonheur est dans l’ataraxie pour les individus, eh bien en politique c’est la même chose, le bonheur est dans l’ataraxie, c’est-à-dire que il faut que toute une société puisse ne pas souffrir, puisse ne pas manquer, puisse ne pas être dans la douleur, puisse ne pas être dans la souffrance. On est un petit peu dans la perspective du despotisme éclairé, on vous dira en gros évitez les guerres, évitez les dépenses somptuaires, somptueuses ou somptuaires comme on voudra, évitez l’immoralité, évitez la profusion, le luxe ou ce genre de choses. Donc il y a une politique épicurienne, bien sûr, et il y a, je vous le disais tout à l’heure, deux textes, deux tout petits textes, deux phrases dans les « Sentences vaticanes » – heureusement qu’on les a retrouvées celles-ci parce que pour le coup sans ça on n’avait plus rien – qui sont des phrases qui nous invitent à penser la question du contrat social sur le terrain de l’immanence pure, on est dans l’immanence, l’immanence c’est l’ici et maintenant, c’est l’horizontalité, alors que pendant des siècles on va être dans la transcendance, on considèrera que le roi il est le représentant de Dieu sur terre, la cité de Dieu et la cité des hommes c’est ça, c’est-à-dire vous avez une cité céleste elle est extraordinaire avec Dieu, les anges, les archanges, etc., eh bien faisons la même chose sur terre, décalquons la cité de Dieu sur terre pour avoir la cité terrestre et, toujours sur le principe de notre ami Saint-Paul, et qui nous dit tout pouvoir vient de Dieu, l’affaire et réglée, dès que le roi s’exprime dans la logique chrétienne eh bien c’est Dieu qui s’exprime donc on a une longue tradition ensuite de la théocratie, c’est-à-dire le contraire de la démocratie, la théocratie c’est le pouvoir de Dieu avec les hommes qui prétendent disposer du pouvoir de Dieu, ou interpréter ou dire la vérité du pouvoir de Dieu. Épicure dit non pas du tout c’est le contrat qui est la vérité de la politique, vous voulez quelque chose, je veux quelque chose, nous nous le disons tous les deux et on va passer un contrat et on est déjà dans la politique, dans la relation à deux, un peu pour répondre à madame aussi qui parlait du statut d’autrui. C’est-à-dire que on fait des propositions à autrui, des propositions contractuelles et la proposition contractuelle c’est le début de la politique, puis c’est deux, puis c’est dix, etc. et c’est une cité et c’est toute une cité qui est dans la logique du contrat et Épicure nous dit avant le contrat il n’y a pas de juste ni d’injuste, c’est-à-dire il n’y a pas un juste naturel, il n’y a pas d’injuste naturel, il n’y a pas de droit naturel, ça n’existe pas le droit naturel, nous dit Épicure. Il nous dit le droit n’est que culturel et n’est que à partir du moment où il y a eu un contrat et le contrat suppose la politique, c’est-à-dire qu’à partir de ce moment-là quand vous avez un chef d’État il est roi mais il n’est pas roi pour représenter Dieu sur terre, il est roi parce qu’il représente le sage sur terre, c’est un roi sage qui doit pouvoir gouverner de telle sorte que la vie soit agréable pour les citoyens dont il a la charge. Donc la politique elle existe, après on peut continuer, c’est-à-dire il y a des politiques épicuriennes au travers des âges et j’ai parlé de tous ces individus là qui se sont trouvés inspirés par Épicure et l’épicurisme. On a parlé un petit peu tout au début de l’utilitarisme, la thèse de Guyot c’est que l’utilitarisme en philosophie voit sa source chez Épicure et l’utilitarisme suppose l’utilité, on va décider ce qu’on estime être utile, alors évidemment si on dit l’utilité c’est l’augmentation de la richesse des riches, c’est une utilité qu’on peut combattre et le libéralisme dit ça, le libéralisme dit après tout c’est la loi, lisez Bentham c’est un utilitariste et il vous dira ben le marché fait la loi et puis l’augmentation de la richesse des nations contribue à l’augmentation des individus qui constituent cette nation, mon œil, ça augmente la richesse des riches et puis les pauvres restent pauvres, ça c’est la logique libérale et Bentham dit ça marche tout seul, c’est la fameuse main invisible vous savez, c’est toujours celle qui vous donne des baffes la main invisible du libéralisme, elle est invisible mais elle fait bien les choses et il faut quand même la prison, et regardez chez Bentham vous avez « Le Panoptique » et « Le Panoptique » c’est là qu’on met tout ce qui résiste au libéralisme, vous êtes pauvre, vous ne devriez pas l’être, allez hop en prison. Ça continue hein avec le petit Nicolas, c’est comme ça que ça marche avec le, vous avez le libéralisme, vous avez l’utilitarisme libéral, ça doit marcher, travailler plus pour gagner plus, on travaille beaucoup plus et on gagne beaucoup moins et on se dit et si on n’est pas d’accord il y a pour ça les C.R.S., la police, la prison, la délinquance, dès que vous avez 12 ans on peut commencer, dès que vous êtes au berceau vous avez des têtes de délinquant on peut déjà commencer, enfin la logique libérale elle est la même. Vous pouvez être dans une logique anti-libérale qui consiste à dire on garde l’utilitarisme, on garde la question de l’utilité et là pour le coup on ne se réclame plus d’Adam Smith, de Bentham, de toute cette tradition du libéralisme de droite, nous on se réclame d’Helvétius et de cette façon de penser à gauche et Helvétius il nous dit il faut viser le plus grand bonheur du plus grand nombre possible, viser le plus grand bonheur du plus grand nombre possible, et à partir de ça on peut construire une politique pré-révolutionnaire, il ne connaît pas la Révolution française Helvétius, mais il imprègne la Révolution française. Quand vous dites en pleine féodalité, que vous dites il faut viser le plus grand bonheur du plus grand nombre possible et l’utilité elle est là, il faut donc l’utilitarisme, vous avez Maupertuis un petit peu avant lui qui invente l’utilitarisme, simplement nous on laisse l’utilitarisme partir chez les Anglo-Saxons, c’est devenu la philosophie des Anglo-Saxons, c’est devenu aujourd’hui la philosophie du libéralisme alors que c’est considérable la potentialité utilitariste. Si nous revenions aujourd’hui à l’utilitarisme de gauche en disant soyons dans des logiques épicuriennes, proposons des politiques épicuriennes, comment peut-on aujourd’hui viser le plus grand bonheur du plus grand nombre possible ? C’est un projet politique, c’est un projet de société, dans des logiques contractuelles, et repassons des contrats. Alors la démocratie participative non merci, mais la logique des états généraux est intéressante, on se retrouve, on s’écoute, on se parle, on échange, on est d’accord, on n’est pas d’accord, on revoit ses positions, on voit comment on peut faire, etc., et puis on fait remonter après ça des propositions, des cahiers de doléances qui sont susceptibles de dire que soit la politique elle descend du ciel et on est toujours dans la logique chrétienne de la théocratie, j’ai l’onction du suffrage universel et moi en tant que chef de l’État de toutes façons c’est comme ça et c’est pas autrement, ou alors on est dans une logique immanente, on part de la base et pas forcément dans la violence, parce que les gens descendent dans la rue, mégaphones, etc., on n’est pas d’accord, pourtant c’est une modalité possible, il y aurait une autre modalité qui consisterait à dire on recommence les états généraux, on recommence, mais les vrais états généraux, pas les faux mais les vrais, des vrais cahiers de doléances, et sur des vraies questions, des questions qui tenaillent tout le monde, comment est-ce qu’on peut mieux répartir les richesses, comment est-ce qu’on peut mieux penser le service public, comment est-ce qu’on peut penser autrement l’éducation par exemple, ou la santé, et comment est-ce qu’on peut dire qu’il faut cesser de mettre l’éducation et la santé en perspective avec les bilans comptables et qu’il faut avoir le souci de la santé publique à l’hôpital et pas le souci du bilan comptable. On parlait tout à l’heure de l’université, à l’université on devrait avoir l’intérêt de la transmission de la culture, du savoir, la formation des élites intellectuelles de manière démocratique, etc., et on ne devrait pas avoir le souci du bilan comptable. Donc l’idée du plus grand bonheur du plus grand nombre possible reste une idée d’actualité et c’est une idée épicurienne, et c’est une idée qui reste d’actualité aujourd’hui si on veut être épicurien il n’y a aucune difficulté pour lancer la machine et elle est toujours intacte et en état de marche.

Question inaudible

 M.O. : Oui mais ça c’est la religion sur mesure, c’est-à-dire que moi j’ai des copains communistes qui ne croient plus à la lutte des classes, qui ne croient plus à l’appropriation collective des moyens de production et qui se disent quand même communistes donc il y a un moment où il faut choisir, moi je veux bien que vous soyez chrétien et que vous alliez à la messe le dimanche mais que vous ne croyez pas à l’immortalité de l’âme mais ça devient problématique quand même, à l’immortalité de la chair ? Ah, ça change tout, j’ai eu peur, non mais la résurrection elle se fait avec un corps glorieux, on est d’accord là-dessus, non mais on vous propose la résurrection, ce n’est pas moi qui propose, mais ce que le christianisme propose c’est la résurrection d’un corps glorieux, ce qu’on appelle un corps glorieux, non mais ils mangent des symboles, Jésus il ne mange rien du tout, il mange des symboles, il ne mange rien, mais non il ne boit pas une bière Jésus, des loukoums ou enfin des choses qu’il pourrait boire sur place, non non on est dans la métaphore, c’est-à-dire que j’ai l’habitude du « Cantique des Cantiques » et j’ai l’habitude du christianisme comme religion de l’incarnation, comme seule philosophie de la chair, non mais c’est une fausse chair la chair dont vous me parlez, c’est une fausse chair ; vous ne voulez pas que je réponde ? On va en parler tous les deux si vous voulez après. Je viens vous voir après, on en parlera un petit peu tous les deux.

 Moi je voudrais revenir à la question du bonheur, puisque Épicure pose la question du bonheur, ça doit même apparemment devenir le but de la vie si j’ai bien compris, mais apparemment ça ne coule pas du tout de source, ça ne vient pas du ciel, il est un travail, comme tout travail il est laborieux évidemment, appropriation du présent à la force du poignet et cette construction semble ne survenir qu’après avoir fait des expériences douloureuses ; vous nous avez parlé de philosophes souffrant dans leur corps comme si la souffrance pouvait être un moteur, alors souffrance dans le corps mais aussi sous forme d’angoisses métaphysiques, désillusions du monde, d’un certain nombre de choses, il y a un philosophe qui s’appelle André Comte-Sponville qui a même dit qu’on pouvait passer du désespoir ensuite pour arriver à la béatitude, donc est-ce que j’ai bien compris Épicure où effectivement le bonheur est quelque chose de laborieux, qu’est-ce que vous en pensez vous-même ; est-ce que vous pouvez également commenter cette idée comme quoi il faut d’abord passer par le désespoir avant d’arriver à la béatitude ?

 Alors quand André Comte-Sponville parle de désespoir c’est au sens étymologique, il dit qu’il faut cesser d’espérer, oui, ce n’est pas exactement le désespoir auquel on peut songer a priori ; quand il dit voilà, enfin quand il fait l’éloge du désespoir il ne dit pas il faut déprimer, il faut être dans la souffrance, dans la douleur, etc., même si lui personnellement – je ne vais pas trahir de secret, je le connais un petit peu et il m’a fait quelques confidences – il est dans cette douleur personnelle – mais quand il utilise le mot désespoir c’est au sens étymologique en disant si nous cessions d’espérer un peu alors nous serions probablement beaucoup plus heureux, nous sommes malheureux parce que nous avons espéré et que les choses dont nous avons pensé qu’elles arriveraient un jour elles n’arrivent pas. On espère de l’argent, des honneurs, des richesses, etc., et on n’a pas d’argent, d’honneur, de richesses, etc., donc on est malheureux, c’est très exactement ce que j’appelais la diététique des désirs chez Épicure. Épicure ne dit pas qu’il faut désespérer, il dit il faut désirer autrement, si vous désirez tout y compris ce que vous ne pourrez pas avoir à l’évidence vous allez vers l’insatisfaction, vers la frustration, donc il y a plein de gens qui imaginent pour eux-même une existence qui n’aura pas lieu et qui par définition génèrera de la déconvenue ou s’il n’y a pas de déconvenue génèrera du déni en terme de psychanalyse ou ce que j’appelle de la délinquance relationnelle quoi, des emmerdeurs si vous voulez, des gens qui se sont dit quand je serai grand je serai ceci, qui n’y parviennent pas, des gens qui passent leur vie à faire payer leur échec aux voisins quoi, parce qu’ils ont trop espéré, ils ont trop espéré, la vie les a déçu et la déception que la vie leur apporte eh bien elle se transforme en ressentiment, et Nietzsche fait l’analyse du ressentiment, vous avez nombre d’hommes, de femmes, d’êtres qui ont du ressentiment, qui sont des gens qui ont trop espéré. Donc ce que dit André Comte-Sponville qui a été communiste, qui a eu la foi, qui a perdu la foi et qui a cessé d’être communiste, il pense un peu à ça en gros, il dit effectivement j’ai été chrétien je ne le suis plus, il a été chrétien de gauche, j’ai été marxiste, je ne le suis plus, j’ai espéré et j’espérais trop et il faut maintenant dés-espérer, c’est-à-dire il faut ne pas être chrétien, il a un athéisme dont il dit que c’est un athéisme fidèle, donc il dit en gros moi je ne crois pas en Dieu mais en même temps je crois aux valeurs du christianisme et donc il est chrétien mais sans croire en Dieu, et puis en politique c’est exactement la même chose. Moi je ne crois pas à la nécessité de dés-espérer, je crois à la nécessité de bien désirer, de désirer correctement, de savoir ce qu’on peut, de se connaître, de savoir jusqu’où on peut aller, de connaître ses limites. Donc vous avez dit à un moment que le bonheur était une affaire laborieuse et si on utilise votre mot qui est juste il faut faire attention à ce qu’on veut dire, alors laborieux ça peut vouloir dire qui suppose un travail auquel cas oui c’est laborieux, mais ça peut vouloir dire aussi un travail pénible, vous savez le travail est une punition dans la logique chrétienne, c’est après le péché originel que le travail a été nécessaire, le tripalium, l’origine étymologique du mot travail, c’est un instrument de torture, c’est un instrument dans lequel on contient, on contenait les animaux pour les ferrer, donc effectivement le travail ce n’est pas forcément quelque chose qui est forcément une bénédiction pour tout le monde, il y a peu de gens qui s’épanouissent au travail et qui ont la chance de pouvoir s’épanouir au travail, donc c’est laborieux dans le sens premier du terme le bonheur, c’est-à-dire ça se construit, ça se fabrique, il ne suffit pas de dire j’attends que ça vienne et ça devrait venir, mais Alain dit il faut faire attention et André Comte-Sponville le dit aussi parce que il est assez disciple d’Alain dans cette aventure, il dit il faut faire attention parce que c’est quand on part à la recherche du bonheur qu’on est sûr de ne pas le trouver, si vous voulez désespérément – c’est le cas de le dire, désespérément – le bonheur, vous en l’aurez pas. Donc c’est une micro-construction le bonheur, ça suppose un peu comme un entraînement quoi, un peu comme en sport, il faut un espèce d’entraînement qui vous permet un jour facilement de faire ce que vous faisiez difficilement et en philosophie c’est ça, c’est un long travail, c’est une longue ascèse, c’est une longue recherche, c’est un travail sur soi, c’est un travail de connaissance de soi, c’est un travail de juste connaissance de soi, ni trop ni trop bas, il n’est pas question de se sur-estimer, il n’est pas question non plus de se sous-estimer, c’est presque pire encore, il est question de s’estimer, de savoir ce qu’on peut, il est question de savoir ce qu’on pourrait aussi, en se disant ben ça peut-être que je pourrais et puis on essaie et puis parfois c’est en essayant qu’on .mesure ses forces et qu’on se dit peut-être que je pourrais avoir plus de force là, et donc c’est tout un travail, voilà pourquoi le philosophe est quelqu’un qui ne peut pas être un fonctionnaire de la philosophie, ça ne s’arrête pas pendant les repas ou le soir ou je ne sais pas quoi, c’est tout le temps et c’est pourquoi il y a de la vie philosophique, tout doit être l’occasion de philosophie dans la vie philosophique. Alors le désespoir moi je ne suis pas pour, maintenant la souffrance de toutes façons on ne peut pas l’éviter, j’aimerais que vous n’ayez jamais connu la souffrance les uns les autres, mais par définition on l’a connue et toutes les souffrances, les souffrances physiques, les souffrances psychiques, les souffrances tous azimuts et puis si on a été plus ou moins épargné il y a un moment où malheureusement on cesse de l’être parce que on vieillit, parce que les gens qu’on aime, nos parents vieillissent, souffrent, etc., donc immanquablement la souffrance on va la rencontrer. Donc il n’est pas question de dire faisons comme s’il n’y avait pas de souffrance, il y a et il y aura, et la philosophie c’est l’art de vivre malgré la souffrance, c’est l’art de vivre malgré le fait que nous allons mourir, c’est l’art de bien vivre dans une courte existence qui nous est donnée et qui est la seule certitude que nous ayons, donc le désespoir n’est pas utile à rechercher, ou alors au sens étymologique, cesser d’espérer plus que de raison, mais le désespoir comme complexion intime, non, c’est trop dur pour ceux qui connaissent ça. Moi je suis une bonne nature, ça va bien, mais je veux dire je connais des gens qui ne sont pas d’une bonne nature et qui sont dans la douleur ; je prépare un livre sur Camus là, qui lui était dans la douleur, dans la souffrance en permanence, en permanence, vous lisez des carnets c’est tout le temps qu’il souffre, c’est tout le temps qu’il est malheureux, alors bon j’ai relu des choses que j’avais lues quand j’avais 15 – 16 ans, c’est ce que vous avez lu aussi à peu près au même âge, « Le Mythe de Sisyphe », « L’Étranger » ou « La Peste », et toute cette espèce d’angoisse existentielle elle est donnée chez lui, elle est là, enfin il ne va pas chercher pour, il essaye de chercher contre en se disant mais je fais quoi de tout ça, de cet absurde qui me tombe dessus, je trouve que la vie est absurde, vous relisez « Le mythe de Sisyphe », je me disais mais il voit de l’absurde partout comme lui à un moment on a envie de dire viens boire un coup, tu vas voir il n’y a pas que de l’absurde partout, l’amitié… En même temps, quand il écrit « Noces » il dit des choses extraordinaires sur la beauté de la nature, sur le soleil, sur la mer, sur la Méditerranée, sur le corps, sur la nage, sur la natation, sur les femmes, sur la beauté des femmes, sur le parfum des fleurs, enfin sur la vie quoi. Et il y a un moment où effectivement il va falloir jouer la vie contre la mort, et ce qui me gène dans les religions c’est qu’elles ont toujours joué la mort, sauf quand elles jouent la vie de manière métaphorique, c’est la vie qui n’est pas la vie tout en étant la vie, c’est la vie d’après la mort, c’est la vie de la mort, enfin moi j’ai un peu de mal avec ça, je suis sommaire : il y a la vie, il y a la mort, et je trouve que la pulsion de mort fait trop de mal et que ça ne doit pas passer par nous, je suis contre les formes que prennent les pulsions de mort et je pense que dans la morale, dans les rapports à autrui, dans la politique, il y a trop de pulsion de mort, il y a trop de guerre au sens, pas au sens militaire du terme mais il y a ce dont parlait madame tout à l’heure, il y a aussi la question d’autrui. On est trop, si on fait un petit peu d’éthologie, on est un peu trop dans la logique du territoire à dominer, dans la logique de la possession, dans la logique de la domination, dans la logique de l’imposition de ce à quoi on croit, non, débattons, échangeons, rigolons, plaisantons, allons-y, mais ne nous tuons pas pour ça, ne nous frappons pas pour ça, ne nous détestons pas pour ça, ça ne sert à rien, ça sert à rien, et je pense que le fin mot de ma conférence, le fin mot de l’éthique c’est ça, c’est de se dire : je renonce à la pulsion de mort et j’adhère pleinement à la pulsion de vie, ainsi soit-il.